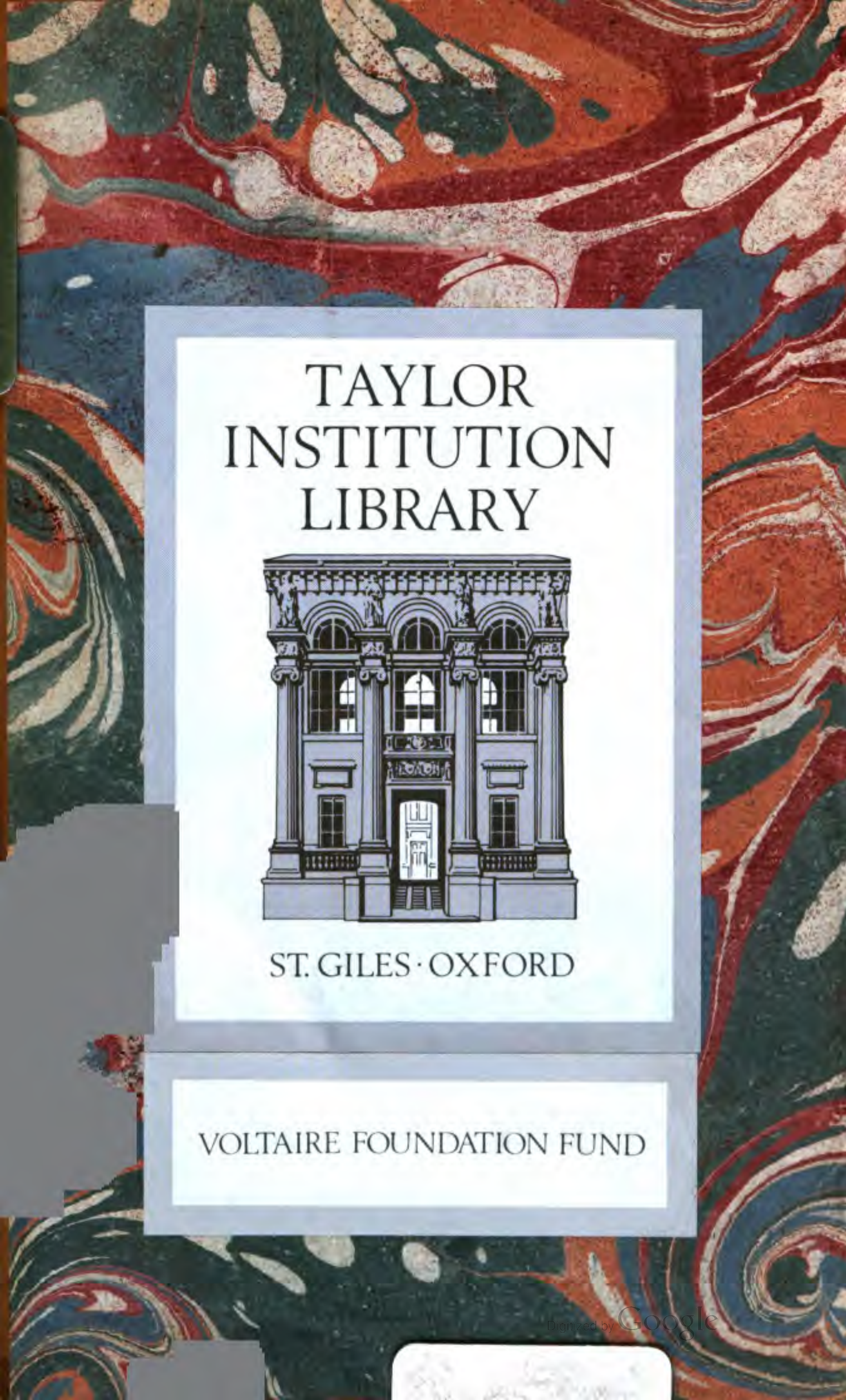






COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE MR. de *VOLTAIRE*.

DERNIERE EDITION.

TOME HUITIEME.

OUVRAGES DRAMATIQUES,

AVEC

LES PIÉCES RELATIVES A CHACUN.

TOME SECOND.



M. DCC. LXX.

ZAYRE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 13. *Août* 1732.

AVERTISSEMENT.

Ceux qui aiment l'histoire littéraire seront bien-aises de savoir comment cette piéce fut faite. Plusieurs dames avaient reproché à l'auteur, qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour; mais que puisqu'il leur falait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La piéce fut achevée en dix-huit jours: elle eut un grand succès. On l'apelle à Paris, tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort souvent à la place de Po-* lyeucte.

EPI-

EPITRE DEDICATOIRE

A MONSIEUR

FAKENER,

MARCHAND ANGLAIS,

DEPUIS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOus êtes Anglais, mon cher ami, & je suis né en France; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne composent qu'une république; ainsi il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie Française dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse, ou d'Athènes, avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouïs en même tems du plaisir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians sont regardés chez vous, quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'état, & avec

quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, & sont au rang des législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres; mais vous savez aussi, que nos petits-maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus ridicule, qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore, qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser; elle en communique à mon esprit; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame:
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un courtisan paîtri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte;
Mais un esprit libre, & sans crainte,
M'enhardit, & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous le Moine & sous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit

Un

Un devoir d'admirer Homère.
Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma piéce, je vous en fasse une longue apologie; je pourrais vous dire, pourquoi je n'ai pas donné à *Zayre* une vocation plus déterminée au christianisme, avant qu'elle reconnût son père, & pourquoi elle cache son secret à son amant, &c. Mais les esprits sages, qui aiment à rendre justice, verront bien mes raisons, sans que je les indique; pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne me pas croire, ce serait peine perduë que de leur dire mes raisons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seulement une piéce assez simple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité
Fut un des plus dignes partages
De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduise dans vos usages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages;
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images:
Addisson l'a déja tenté;
C'était le poëte des sages,
Mais il était trop concerté;

Et dans son *Caton* si vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'insipides personnages.
Imitez du grand Addisson
Seulement ce qu'il a de bon:
Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages;
Travaillez pour les connaisseurs
De tous les tems, de tous les âges;
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que messieurs les poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zayre* pour modèle: je leur prêche la simplicité naturelle, & la douceur des vers; mais je ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si *Zayre* a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai euë de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire: on est assez sûr de réussir, quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit; & je suis très-persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans son *Polyeucte* à faire casser les statuës de Jupiter par les néophytes; car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce payen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même avanture à-peu-près est arrivée à *Zayre*. Tous ceux, qui vont aux spectacles, m'ont assûré, que si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu interessé; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien, que j'aye échapé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué:
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable;
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avait pronostiqué
Ce siflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insuportable.

J'ai

J'ai mon drame en public risqué ;
Et le parterre favorable
Au-lieu du sifflet m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je suis point requinqué
Par un succès si désirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je sais qu'il est indubitable ;
Que pour former œuvre parfait ;
Il faudrait se donner au Diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à *Zayre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus* (*), dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de *Zayre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour* ; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez

(*) Mr. de Voltaire s'est trompé ; on a traduit & joué *Zayre* en Angleterre avec beaucoup de succès.

vez par la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux ; mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encor qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai euë de mettre sur la scène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît, que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectionneront cette idée, dont *Zayre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par Louis XIV. dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres

cres à côté de lui, & n'éléverait pas sa pensée jusqu'à Girardon & au Pujet; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, & ne songerait pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louis XIV. suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à la fois un Racine & un van Robais..... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes; il étendait ses graces sur des étrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV.

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire & l'argent;
Le tout sans brigue & sans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini,
Auprès des lis venaient se rendre;
Et quelque forte pension
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pû se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisaient la gloire immortelle
De Louis & du nom Français.

Ce

Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ses progrès
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie universelle ;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois ; mais votre nation y suplée. Vous n'avez pas besoin des regards du maître pour honorer & récompenser les grands talens en tout genre. Le chevalier Steele & le chevalier van Brouk, étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur Tillotson, l'ambassade de Mr. Prior, la charge de Mr. Newton, le ministère de Mr. Addisson, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées & des statuës après leur mort ; il n'y a pas jusqu'aux actrices célèbres qui n'ayent chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Ofilds (*) & sa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir sû dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,

Ayant

(*) Fameuse actrice mariée à un seigneur d'Angleterre.

Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours;
Dans votre église pour toujours,
Loger de superbe manière.
Leur ombre en parait encor fière,
Et s'en vante avec les amours:
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière;
Et que monsieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté;
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en brisant ses armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtems de ses nobles charmes?

Tout

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louïs XIV. & le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux arts! La terre est couverte de nations aussi puissantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime? C'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche, dont l'esprit est sans goût & sans culture. Surtout ne croyez pas, que cet empire de l'esprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, soit une gloire frivole. Elle est la marque infaillible de la grandeur d'un empire: c'est toujours sous les plus grands princes que les arts ont fleuri, & leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un état. L'histoire est pleine de ces exemples; mais ce sujet me ménerait trop loin. Il faut que je finisse cette lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage, qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épitre en vers à celle qui a joué le rôle de *Zayre*: je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée:

Car le prophête de la Mecque
Dans son serrail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & sa grace extrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu

Contre l'auditeur qui rebecque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon ami; cultivez toujours les lettres & la philosophie, sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les échelles du levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.



EPI-

EPITRE

A

MADEMOISELLE GOSSIN,

JEUNE ACTRICE,

Qui a représenté le rôle de ZAYRE *avec beaucoup de succès.*

JEune GOSSIN, reçoi mon tendre hommage;
Reçoi mes vers au théâtre aplaudis,
Protège-les, ZAYRE est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes;
Ta voix touchante, & tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vuë adoucit les censeurs.
L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les allarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner;
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux désormais tu vas vivre:

Hélas!

Hélas! longtems je les fervis tous deux;
Il en eft un que je n'ofe plus fuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre;
Que tu reçois avec un fouris tendre,
Qui voit fon fort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!



SECONDE LETTRE
AU MEME
MONSIEUR FAKENER,
ALORS
AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,
Tirée d'une seconde édition de ZAYRE.

MOn cher ami; (car votre nouvelle dignité d'ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre: le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant Anglais (*).

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré

(*) Ce que Mr. de Voltaire avait prévû dans ſa dédicace de *Zayre* eſt arrivé; Mr. Fakener a été un des meilleurs miniſtres, & eſt devenu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

honoré dans votre patrie, n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes, corrompuës par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jetter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût & à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace; & à celui qui l'avait reçuë, on a osé lui reprocher d'être (*) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossiéreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats, qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-

(*) On joua une mauvaise farce à la comédie Italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres Mr. Fakener. Le Sr. Héraut, lieutenant de police, permit cette indignité, & le public la siffla.

Oubliōns-les, comme ils ſont oubliés du public, & recevez ce ſecond hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de ſuccès, on a parlé de moi ſur votre théâtre avec tant de politeſſe & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'aprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de *Zayre* ſur le théâtre de Londres.

Monſieur Hille, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la piéce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plûpart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'entouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encor outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel, ce que des convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne

ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & ſurtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut Mlle. le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur Italien de beaucoup d'eſprit & de ſens.

„ La legiadra Couvreur ſòla non trotta
„ Per quella ſtrada dove i ſuoi compagni
„ Van di galoppo tutti quanti in frotta,
„ Se avvien ch'ella pianga, o che ſi lagni
„ Senza quegli urli ſpaventoſi loro,
„ Ti muove ſi che in piangér l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. le Couvreur avait fait ſur notre ſcène, Mlle. Cibber vient de l'introduire ſur le théâtre Anglais, dans le rôle de *Zayre*. Choſe étrange, que dans tous les arts ce ne ſoit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au ſimple!

Une nouveauté qui va paraître plus ſingulière aux Français, c'eſt qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la conſidération, n'a pas dédaigné de jouer ſur votre théâtre le rôle d'Oroſmane. C'était un ſpectacle aſſez intéreſſant de voir les deux principaux perſonnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encor récité un vers en ſa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait uſage de ſon talent pour la déclamation, n'eſt pas le pre-

mier

mier parmi vous. Tout ce qu'il y a de ſurprenant en cela, c'eſt que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les choſes de ce monde dépendent de l'uſage & de l'opinion. La cour de France a danſé ſur le théâtre avec les acteurs de l'opéra; & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit à quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps? Je le répète encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zayre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coûtume à laquelle Mr. Addiſſon, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coûtume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la piéce, & ces vers devraient néceſſairement renfermer une comparaiſon. Phèdre en ſortant du théâtre ſe comparait poëtiquement à une biche, Caton à un rocher, Cléopatre à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de *Zayre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre

tre un goût si éloigné d'elle. Il a proscrit cet usage ; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & sans aucune enflure, tous les vers simples de la piéce, que l'on gâterait, si on voulait les rendre beaux.

„ On ne peut désirer ce qu'on ne connait pas.



„ Jeusse été près du Gange esclave des faux Dieux ;
„ Chrêtienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.



„ Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.



„ Non la reconnaissance est un faible retour,
„ Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.



„ Je me croirais haï d'être aimé faiblement.



„ Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.



„ L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.



„ Lart le plus innocent tient de la perfidie.

Tous

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot à mot dans l'Anglais. Il eût été aiſé de les orner; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes. Il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. *Alzire*, *Brutus*, & *Zayre* demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si Bérénice ſe plaignait de Titus, & Ariane de Théſée, dans le ſtyle de *Cinna*, Bérénice & Ariane ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les piéces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dans ce défaut les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour parait ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que de toutes les nations la Françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples

peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encor austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au tems de Charles II, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à Molière, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats fut ignoré jusqu'à Racine, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vûes; il aura plutôt fait cent odes & cent épitres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choses également opposées à la tendresse.

Si Mr. Racine fait dire à Titus:

„ Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois;
„ Et crois toujours la voir pour la première fois:

votre Dryden fait dire à Antoine:

» Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours &
» les nuits qui suivaient en dansant sous vos
» pieds. Ma seule affaire était de vous parler
» de

» de ma passion ; un jour venait, & ne voyait » rien qu'amour ; un autre venait, & c'était » de l'amour encore. Les soleils étaient las de » nous regarder, & moi je n'étais point las » d'aimer.

Il est bien difficile d'imaginer, qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cléopatre.

Dans la même piéce Cléopatre parle ainsi à Antoine.

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon » cher soldat ; j'ai été trop longtems privée » de vos caresses. Mais quand je vous embras- » serai, quand vous serez tout à moi, je vous » punirai de vos cruautés, en laissant sur vos » lèvres l'impression de mes ardents baisers.

Il est très-vraisemblable que Cléopatre parlait souvent dans ce goût : mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, C'est-là la pure nature ; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licentieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les

Les ſpectateurs en ce cas ſont comme les amans, qu'une jouïſſance trop promte dégoûte : ce n'eſt qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, préſentées de trop près. C'eſt ce voile qui fait le charme des honnêtes-gens ; il n'y a point pour eux de plaiſir ſans bienſéance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'*ils ſont ſans génie & ſans hardieſſe*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux Dryden, mais parce que depuis la régence d'Anne d'Autriche ils ont été le peuple le plus ſociable & le plus poli de la terre ; & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'eſt une loi de la nature qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zayre* a reſpecté preſque partout ces bienſéances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encor à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la piéce Anglaiſe Oroſmane vient annoncer à *Zayre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zayre* lui répond en ſe roulant par terre. Le ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture de ridicule & de deſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zayre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

„ Zayre, vous pleurez !

Il

Il aurait dû lui dire auparavant :

„ Zayre, vous vous roulez par terre.

Auſſi ces trois mots, *Zayre, vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées. *Seigneur, vous changez de viſage*, n'eſt rien par ſoi-même; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite dont les Français, ſi vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'eſt, je crois, ſur cet art que notre nation doit en être cruë. Vous nous aprenez des choſes plus grandes & plus utiles. Il ſerait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Newton ſur la lumière, en rougiſſent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous ſoumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embraſſer votre philoſophie. Nous avons fait d'auſſi bonnes expériences ſur le cœur humain, que vous ſur la phyſique. L'art de plaire ſemble l'art des Français, & l'art de penſer parait le vôtre. Heureux, Monſieur, qui comme vous les réunit! &c.

LETTRE

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

Sur la tragédie de Zayre, 1732.

QUoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monsieur, de faire les extraits des piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zayre*. Il me semble que je vois M. le Normand, ou M. Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zayre est la première piéce de théâtre, dans laquelle j'aye osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur. C'est la seule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocles. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paraissent ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrége, au chaste & noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrége. Il faut de la tendresse & du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un seul qui réussisse dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc falu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; & pour l'annoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens; la cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France; & de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de Saint Louis; tout le reste est entiérement d'invention. L'idée de cette piéce étant si neuve & si fertile, s'arrangea d'elle-même; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zayre* fut fait en un seul jour; & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la piéce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où est l'artiste sans amour-propre?)

mais je devais cette excuse au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monsieur, le sujet de cette piéce.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maitre. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du serrail, & n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers & à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son serrail & ses états étaient remplis. Parmi ces esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; & étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encor une fois, & avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été

pri-

prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de *Zayre*, ignorait sa naissance, aussi-bien que Nérestan & que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaissent de famille & de patrie que le serrail. Zayre savait seulement qu'elle était née chrétienne. Nérestan & quelques autres esclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée *Fatime*, née chrétienne, & mise au serrail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zayre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zayre & Fatime, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers Français, touché d'ailleurs pour Zayre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zayre, Fatime & dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de Saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au Soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, & le Sultan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit, & fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zayre croissait avec son âge, & la naïveté touchante de son caractère la rendait encor plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit & lui parla. Un cœur

comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de rois de l'Aſie, & d'avoir dans Zayre une amie, une maîtreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un prince & d'un guerrier. Les faibles idées du chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de Zayre, s'évanouïrent bientôt à la vûe du Soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. Zayre ne voyait qu'Oroſmane & ſon amour. Elle était prête d'épouſer le Sultan, lorſque le jeune Français arriva. Oroſmane le fait entrer en préſence même de Zayre. Néreſtan aportait avec la rançon de Zayre & de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai ſatisfait à mes ſermens, dit-il au Soudan: c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre Zayre, Fatime & les dix chevaliers; mais apren que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon: *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte*; je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan ſatisfait du grand courage de ce chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il aportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, & le combla de préſens; mais il lui fit entendre que Zayre n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il

qu'il délivrait, un prince de *Lusignan*, fait esclave depuis longtems dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrazins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter. Il parut devant Orosmane accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan & de Zayre. Le Soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zayre, sur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance. Elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zayre. On alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartemens extérieurs du serrail; ils pleuraient la destinée de Lusignan: sur-tout le chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami & à son maître, lorsque Zayre arrive & leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec

C 3 des

des Français, & reconnaissant Châtillon, s'abandonna à cette joye mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. Zayre prend la parole en lui présentant Nérestan: C'est à ce jeune Français, dit-elle, que vous, & tous les chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard aprend que Nérestan a été élevé dans le serrail avec Zayre; & se tournant vers eux, Hélas! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, instruisez-moi du sort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore. Hélas! j'ai sû que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce serrail. Vous qui m'écoutez, Nérestan, Zayre, Châtillon, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de Godefroi & de Lusignan?

Au milieu de ces questions, qui déja remuaient le cœur de Nérestan & de Zayre, Lusignan aperçut au bras de Zayre un ornement qui renfermait une croix: il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au batême; Châtillon l'en avait ornée lui-même, & Zayre avait été arrachée de ses bras avant que d'être batisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que on jeune fils avait reçue, tout confirme à

Lu-

Lusignan qu'il est père encore; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes: Embrassez-moi, mes chers enfans, s'écria Lusignan, & revoyez votre père. Zayre & Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joye pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne? Zayre rougit & frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte & son malheur, & Zayre avoua qu'elle était Musulmane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de JÉSUS-CHRIST, & le ciel de l'autre, animé de son desespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils & du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds & lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du serrail qui sépare Zayre de son père & de son frère, & qui arrête tous les chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courier ayant aporté la nouvelle du départ de saint Louis pour l'Egypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre ni du roi ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur

roi, & ne fongea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de fon mariage, la rigueur dont il avait ufé envers Zayre.

Pendant que le mariage fe préparait, Zayre défolée demanda au Soudan la permiffion de revoir Néreftan encor une fois. Orofmane, trop heureux de trouver une occafion de plaire à Zayre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Néreftan revit donc Zayre; mais ce fut pour lui aprendre que fon père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé fes enfans, & l'amertume d'ignorer fi Zayre ferait chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'être batifée ce jour-là même de la main du pontife de Jérufalem. Zayre attendrie & vaincue, promit tout, & jura à fon frère qu'elle ne trahirait point le fang dont elle était née, qu'elle ferait chrétienne, qu'elle n'épouferait point Orofmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été batifée.

A peine avait-elle prononcé ce ferment, qu'Orofmane, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mofquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zayre; elle était partagée entre fon Dieu, fa famille, & fon nom qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne fe connut plus; elle céda à la douleur & s'échapa des mains de fon amant, le quittant avec defefpoir & le laiffant dans l'accablement de la furprife, de la douleur & de la colère.

Les impreffions de jaloufie fe réveillèrent dans

dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zayre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encor Zayre, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de Zayre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le suplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le batême, que Dieu lui donnerait la force de résister. Elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frapée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encor, & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le serrail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan trouvant le serrail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zayre; il lui mandait d'ouvrir une porte secrette qui conduisait vers la mosquée, & lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le Soudan en crut

à peine ses yeux. Il se vit trahi ; il ne douta pas de son malheur & du crime de Zayre. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits ; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié ; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même ; être trompé par les aparences du plus tendre amour ; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître ; c'était sans doute un état horrible. Mais Orosmane aimait, & il souhaitait de trouver Zayre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zayre pouvait ne point écouter Nérestan ; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne ; & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zayre, elle la lit en tremblant ; & après avoir longtems hésité, elle dit enfin à l'esclave, qu'elle attendra Nérestan, & donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. Zayre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, & son poignard lui échape. Elle approche, elle appelle Nérestan ; & à ce nom, Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui améne Nérestan enchaîné, avec Fatime complice de Zayre. Oros-

mane

mane hors de lui s'adresse à Nérestan, en le nommant son rival: C'est toi qui m'arraches Zayre, dit-il, regarde-la avant que de mourir; que ton suplice commence avec le sien; regarde-la, te dis-je. Nérestan aproche de ce corps expirant. Ah! que vois-je! ah! ma sœur! barbare, qu'as-tu fait....? A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connait son erreur; il voit ce qu'il a perdu; il s'est trop abîmé dans l'horreur de son état pour se plaindre. Nérestan & Fatime lui parlent; mais de tout ce qu'ils disent il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zayre*, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. Qu'ordonnes-tu de moi? lui dit Nérestan. Le Soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui & tous les chértiens, & se tue auprès de Zayre.

Voilà, Monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connait l'illusion du théâtre? Qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante & hazardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque tems le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre & un bon ouvrage! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus

plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, Prince du sang des rois de Jérusalem.

ZAYRE, } Esclaves du Soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } Chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } Officiers du Soudan.
MALEDOR, }

Un esclave.

Suite.

La scène est au serrail de Jérusalem.



ZAYRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire;
Quel espoir si flateur, ou quels heureux destins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;

Com-

Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux ;
Libres sans deshonneur, & sages sans contrainte ;
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le serrail d'un Soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au serrail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaine ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas ;
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAYRE.

ZAYRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance:
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu:
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens.
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle;
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?....

ZAYRE.

Fatime, il n'est plus tems:
Tout est changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'est trop te céler le destin de Zayre;
Le secret du Soudan doit encor se cacher;
Mais mon cœur dans le tien se plait à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAYRE.

Ce Soudan même :
Ce vainqueur des chrétiens ... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis ... je t'entens ... garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse ;
Et que j'essuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie;
Plutôt que jusques-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage
A mes faibles apas présente un pur hommage ;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos apas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté, plus qu'il n'en est surpris :
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur ;
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur, qui vous est destinée,

Qu'on

Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? Pourquoi rappeller mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nérestan qui nâquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçutes le jour;
Que dis-je? Cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens que l'art dérobe aux yeux,
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre?
La coûtume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop: les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,

Que l'exemple & le tems nous viennent retracer;
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée,
Que lorsque, ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connuë.
Contr'elle cependant, loin d'être prévenuë,
Cette croix, je l'avouë, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi:
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
Ces loix, qui de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAYRE.

Eh! qui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié:
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

Mets

Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois;
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne:
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, & non son diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un panchant si flatteur;
Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; sans doute, c'est lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

VErtueuse Zayre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée;
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour;

Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple;
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs;
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;
Et tranquille au serrail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés;
Mais la mollesse est douce, & sa suite est cruelle.
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui seraient encor, ainsi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin;
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un état qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proye à de lâches amours,
Aux langueurs d'un serrail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,

De

De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non-plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du serrail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime;
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur.
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!

Ces noms chérs & sacrés, & d'amant & d'époux;
Ces noms nous sont communs : & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt esclave chrétien,
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROS-

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut desormais jouïr de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

REspectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;
Je te fais aporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop longtems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée:
Sultan, tien ta parole, ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste;
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit: Je viens me mettre en ton pouvoir;

Je me rens prisonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se serait-il flaté
D'effacer Orosmane en générosité?
Repren ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons join mes justes largesses:
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent; tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas aprendre à ta patrie,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre:
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté;
Son nom serait suspect à mon autorité:
Il est du sang Français qui régnait à Solyme;
On sait son droit au trône, & ce droit est un crime:
Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel:
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance & de sévérité.
Pour Zayre, croi-moi, sans que ton cœur s'offense;
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
Tes chevaliers Français, & tous leurs souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NERESTAN.

NERESTAN.

Qu'entens-je? Elle nâquit chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il?...

OROSMANE.

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire:
Sors, & que le soleil levé sur mes états,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Nérestan sort.

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre,
Prenez dans le serrail un souverain empire,
Commandez en sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidelle?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, seigneur?

De

De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur ?

OROSMANE.

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux suplice !
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr !
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolatrie.
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais...
Si mon cœur !.. Ah ! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.
Va, fai tout préparer pour ces momens heureux ;
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zayre.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux ;
Vous, sauveur des chrétiens qu'un Dieu sauveur envoye,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joye,
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du serrail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur....

NERESTAN.

Illustre Châtillon, moderez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire ;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vû faire.

CHATILLON.

Sans doute ; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour sa religion se doit sacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous oprime,
Nous malheureux Français, esclaves dans Solyme,

Oubliés

Oubliés dans les fers, où longtems sans secours
Le père d'Orosmane abandonna nos jours:
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!
Dieu me voit & m'entend; il sait si dans mon coeur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui: j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enyvrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée:
Du serrail des Sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens;
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole!
De ramener Zayre à cette heureuse cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour
Déja même la reine à mon zèle propice,
Lui tendait de son trône une main protectrice;
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zayre elle-même,
Oublia les chrétiens, pour ce Soudan qui l'aime....
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient

Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en, seigneur, elle vous apartient.

NERESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient;
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde;
Ce héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance,
Longtems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres;
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vû ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané;
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes;
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes;
Et notre dernier roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,

Au

Au milieu des débris des temples renverſés ;
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés ;
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix, Français, ſoyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles ;
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui ;
Et des triſtes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix ;
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan ! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jéruſalem en cendre, hélas ! fumait encore,
Lorſque dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion deſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée,
Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers :
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes misères ;
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des chrétiens ;
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,

Gémit

Gémit dans un cachot, privé de la lumière ;
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui !

NERESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, ferait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entrainé !
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frapèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes ;
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même serrail, seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zayre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des Musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.

Mais,

Mais, seigneur, après tout, cette Zayre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?
M'en croirez-vous? Le juste, aussi-bien que le sage,
Du crime & du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zayre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?
Le serrail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront;
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime.
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pouront... On vient à nous. Que vois-je? ô ciel! c'est elle.

SCENE

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Nérestan.*

C'Est vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me falut depuis gémir de votre absence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre:
Vous l'aportez: le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère:
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NERESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête si chère!

ZAYRE.

J'avais sans espérance osé la demander:
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder:
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame est émuë!

ZAYRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vuë.
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers:
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts?

NERESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE

SCÈNE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'asseyant.

Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos ayeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAYRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers Français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort longtems barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant.
A la cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'aprentissage;
Ma fortune & mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charante,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtems captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, & montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louïs est l'asyle des rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vû jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,

Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre:
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma prière,
Nérestan, Châtillon, & vous... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs.
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

Des vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais père, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,

Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même serrail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau:
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du batême,
Lorsque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée:
Et tout couvert de sang, & chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur!... Ce serrail éleva votre enfance?...

En les regardant.

Hélas! de mes enfans auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi! d'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAYRE.

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Serait-il bien possible? Oui, c'est elle... Je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête:
Je revois... Je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entens-je? & quel soupçon m'agite en ce moment!
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort sur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Césarée?

ZAYRE.

Oui, seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voye.
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joye.

Madame... Nérestan... Soutien-moi, Châtillon...
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NERESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux momens!

NERESTAN *se jettant à genoux.*

Ah, seigneur! ah, Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triste famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous? ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rens, me la rens-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux!

Tu

Tu te tais ! je t'entens ! ô crime ! ô justes cieux !

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper ; sous les loix d'Orosmane...
Punissez votre fille... Elle était Musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! A ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réünie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin, sais-tu quelle est ta mère,
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,

En ces lieux où fon fang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, fa tombe eft près de ce palais ;
C'eft ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer fous les coups de l'impie ;
C'eft là que de fa tombe il rapella fa vie.
Tu ne faurais marcher dans cet augufte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, fans y trouver ton Dieu :
Et tu n'y peux refter fans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir ;
Sur ton front pâliffant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur defcenduë ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perduë ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon fang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma fœur ?... Et fon ame...

ZAYRE.

Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours : parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un feul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, Je fuis chrétienne,

ZAYRE.

Oui.... Seigneur.... Je le fuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçoi fon aveu du fein de ton empire.

SCENE

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire;
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens furtout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous
confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux deserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser, de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louïs, des bords de Chypre, épouvante l'Asie;
Mais j'aprens que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle,
Contre les Mamelus son courage l'apelle;
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance;
Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me venger.
Relâche ces chrétiens; ami, je les délivre;

Je

Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre:
Je veux que sur la mer on les méne à leur roi,
Que Louïs me connaisse, & respecte ma foi.
Méne-lui Lusignan; di-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu;
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, seigneur, si Louïs....

OROSMANE.

Il n'est plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu; c'est assez: & mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs est peu pour moi; je fais tout pour Zayre;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France;
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? Ces momens perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'apareil:
D'une heure encor, ami, mon bonheur se diffère:
Mais j'emploîrai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

CORAS-

CORASMIN.

Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défens point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du serrail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces loix, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang Asiatique;
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoye;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joye.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zayre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zayre à tes regards viendra se présenter.

SCENE,

SCENE III.

NERESTAN *seul.*

EN quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NERESTAN.

NERESTAN.

MA sœur, je puis donc vous parler;
Ah! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan!

NERESTAN.

Il touche à son heure dernière:
Sa joye en nous voyant, par de trop grands efforts;
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts:
Et cette émotion, dont son ame est remplie;
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens;
Il doute de sa fille, & de ses sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAYRE.

ZAYRE.

Quoi, je ſuis votre ſœur; & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur! cette loi n'eſt pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux,
Vous aporter la vie, & déciller vos yeux.
Songez à vos ſermens; & que l'eau du batême
Ne nous aporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.

Mais

Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce ferrail profane?....
Vous, le fang de vingt rois, efclave d'Orofmane!
Parente de Louis! fille de Lufignan!
Vous chrétienne, & ma fœur, efclave d'un foudan?
Vous m'entendez.... je n'ofe en dire davantage:
Dieu, nous réferviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah, cruel! pourfuivez, vous ne connaiffez pas
Mon fecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une fœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt defefpérée.
Je fuis chrétienne, hélas!... j'attens avec ardeur
Cette eau fainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ferai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites... quelle eft la loi de l'empire chrétien?...
Quel eft le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de fes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux apui,
Aurait touché fon ame, & s'unirait à lui?

NERESTAN.

O ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus promte
Devrait....

ZAYRE.

C'en eft affez, frape, & prévien ta honte.

NERESTAN.

Qui vous, ma fœur?

ZAYRE.

C'eft moi que je viens d'accufer.

Orosmane m'adore... & j'allais l'épouser.

NERESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous-même!
Vous, la fille des rois?

ZAYRE.

Frape, dis-je; je l'aime.

NERESTAN.

Oprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frapant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs:
Zayre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un serrail par l'hymen est liée?
Et je vais donc aprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère.... arrête, connai-moi;
Peut-être que Zayre est digne encor de toi.

Mon

Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche, est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu souffres, je le vois; je souffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare secours,
De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orasmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faisait tout pour moi; son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir:
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendresse;
Mes sermens, mon devoir, mes remors, ma faiblesse,
Me servent de supplice, & ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains; croi-moi, la providence
Ne te laissera point périr sans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.
Le batême éteindra ces feux dont il soupire,

Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
Le promets-tu, Zayre?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets:
Ren-moi chrétienne & libre; à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te suivre, & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu: puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux batême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! suis-je en effet, ou Française, ou Sultane?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?

Suis-

Suis-je amante, ou chrétienne ? O fermens que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous ferez fatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême ;
L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
Mon cœur peut-il porter feul, & privé d'apui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puissant, oui, mon ame est renduë ;
Mais fai que mon amant s'éloigne de ma vuë.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux justement possédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée ;
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore ; & t'aimer est un crime !

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAraissez, tout est prêt ; le beau feu, qui m'anime ;
Ne fouffre plus, madame, aucun retardement ;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes fermens, & préside à mes feux.
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux.
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales,

Qui disputaient mon cœur, & marchaient vos égales ;
Heureuses de vous suivre, & de vous obéir,
Devant vos volontés vont aprendre à fléchir.
Le trône, les festins, & la cérémonie,
Tout est prêt ; commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse, ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE.

Où me cacher ?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre....

ZAYRE.

Dieu de mon père ! hélas ! que pourai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur !...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, soutien-moi....
Seigneur.

OROSMANE.

O ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien suprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule, & dans un désert auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais ... Seigneur ... ces chrétiens ...

OROSMANE.

Ces chrétiens .... Quoi ! madame ?
Qu'auraient donc de commun cette secte & ma flamme ?

ZAYRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens sa vie & ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt si pressant & si tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui succombe au poids de ses années,
Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des momens si doux.

ZAYRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère ...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parlez,
Zayre?

ZAYRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zayre!

ZAYRE.

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur ... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tuë.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vuë,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?

Est-

Est-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vû ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échaper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez:
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français!... quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance:
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave chrétien?
Mais parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Apren-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis:
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront, je serais reservé?
Non, si Zayre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,

Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zayre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'une esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos loix;
Qu'il jouït de sa vuë une seconde fois?
Qu'il revint en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revint? lui ce traître;
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi:
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante
Confondrait dans son sang le sang de son amante.....
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faiblesse;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zayre arrêter un soupçon;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison:
Mais ne croi pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zayre.

Allons,

Allons, que le ferrail foit fermé pour jamais;
Que la terreur habite aux portes du palais;
Que tout reffente ici le frein de l'efclavage.
Des rois de l'Orient fuivons l'antique ufage.
On peut pour fon efclave, oubliant fa fierté,
Laiffer tomber fur elle un regard de bonté;
Mais il eft trop honteux de craindre une maîtreffe;
Aux mœurs de l'Occident laiffons cette baffeffe.
Ce fexe dangereux, qui veut tout affervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troifiéme acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAYRE, FATIME,

FATIME.

Que je vous plains, madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans,
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon apui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille:
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint pontife, organe du ſeigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAYRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu deſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!

Mon

Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuse,
Hazarder la victoire, ayant tant combattu?

ZAYRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie;
Dont j'espérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant, Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, rempli-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître;
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente; & qu'une main si chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas,
Si j'attens loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous! fille des rois, que vous prétendez suivre;
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel apui?...

ZAYRE.

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui ?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime ?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que ſerait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interprète,
Ce miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer!
Je ne ſais ; mais enfin, j'oſe encor eſpérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne reprouverait point une telle alliance ;
Peut-être de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
Peut-être en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

ZAYRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne :
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'apui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rapelle à lui.

ZAYRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la loi Musulmane;
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAYRE.

Et bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

MAdame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,

En reproches honteux éclater contre vous ;
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flateuse adresse,
A mes yeux éblouïs colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant surtout qu'à rougir on l'expose ;
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il poura m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
Aprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir desespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes !
Tu veux commander seul à mes sens éperdus....
Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,

Que

Que ſous une autre loi... Zayre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah! Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire;
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:
Je ſais qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu:
Mais, ſeigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane?

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez!

ZAYRE.

Dieu! ſi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidelle?
Je me connaiſſais mal; oui, dans mon deſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que ſur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée:
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuye.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?

 Parle.

Parle. Etait-ce un caprice? Est-ce crainte d'un maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin:
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai....

ZAYRE.

Vous me desespérez.
Vous m'êtes cher, sans doute, & ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAYRE.

Dieu puissant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zayre?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Orosmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes secrets vous seront revélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore;
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y consens; il en coûte à mes sens désolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas, seigneur!

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH ! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle ;
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds ;
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices ?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés ?
Eſt-ce à moi de me plaindre ? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rens, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours ;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas ?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CEtte lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, ſeigneur, ont briſé les liens:
Au ſerrail, en ſecret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laiſſe-nous... je frémis.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CEtte lettre, ſeigneur,
Poura vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! liſons; ma main tremble, & mon ame étonnée

 Prévoit

Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... » Chère Zayre, il est tems de nous voir :
» Il est vers la mosquée une secrette issuë,
» Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçuë,
» Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir :
» Il faut tout hazarder, vous connaissez mon zèle :
» Je vous attens ; je meurs, si vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçû le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & soudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de fraper... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené.. non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROS.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur!
Ce secret qui pesait à son infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénuë,
Elle veut quelque tems se soustraire à ma vuë.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir;
Elle part en pleurant.... & c'est pour me trahir.
Quoi, Zayre!

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentimens rapellant la grandeur....

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime!
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable!
Mais Zayre, Zayre est cent fois plus coupable.
Une esclave chrétienne, & que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser!
Une esclave! Elle fait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.

Allez, volez, esclave, & m'amenez Zayre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah! seigneur, vous allez, dans votre desespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à sa vuë.
Prenez pour la lui rendre une main inconnuë.
Par-là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zayre me trahisse?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort;
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien;
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien.
A son exemple, hélas! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre:
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival....
Tien, reçoi ce billet à tous trois si fatal:

Va;

Va, choisi pour le rendre un esclave fidelle;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux;
Qu'elle n'aproche pas... C'est elle, justes cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, madame, il faut que vous m'éclairciffiez:
Cet ordre est important plus que vous ne croyez;
Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance;
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il est tems que je lise;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise.
Jugez vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,

Ta

Ta grace eſt dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix poura ſe détourner,
Que c'eſt le ſeul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, ſeigneur ! vous oſez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ! . . . Aprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eſt né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeſte flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je deſcens de me juſtifier.
J'ignore ſi le ciel, qui m'a toujours trahie,
A deſtiné pour vous ma malheureuſe vie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour eſt gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre à ſoi-même renduë,
Des rois les plus puiſſans déteſterait la vuë,
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus ſavoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proye,
Ce cœur deſeſpéré devant vous ſe déploye ?
Sachez donc qu'en ſecret il penſait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il ſoupirait pour vous, avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorſque vous m'ignoriez ;

Qu'il

Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux sa bouche encor m'assure!
Quel excès de noirceur! Zayre!... ah la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais encor une fois quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas;
Allez, rentrez, madame.



SCENE

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie;
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur;
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéïr; mais vous ne pouvez pas;
Soupirer désormais pour ses traîtres apas:
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux,
Il peut croire aisément ses téméraires vœux:
Son amour indiscret, & plein de confiance,

Aura

Aura de ſes ſoupirs hazardé l'inſolence :
Un regard de Zayre aura pu l'aveugler :
Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler :
Il croit qu'il eſt aimé ; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe ;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence :
Zayre n'a point vû ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin écoutez... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Si-tôt que ce chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraitra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſuplice ;
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zayre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime.
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé ;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatriéme acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, un esclave.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;
Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
Ren-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On aproche... c'est elle.

A Corasmin.

Vien, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle ;
Vien m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, l'esclave.

ZAYRE.

Eh qui peut me parler dans l'état où je suis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me soustraire ?
Le serrail est fermé ! Dieu ! si c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduisait vers moi !

Quel

Quel esclave inconnu se présente à ma vuë?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en secret à mes mains parvenuë,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fai descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma princesse au barbare Orosmane.

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rapellera, soyez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

LI ce billet: hélas! di-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous apelle.

ZAYRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,

J'en

J'en ai fait le ferment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un fi grand danger?

FATIME.

Ce n'eft point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle feul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penferait comme eux ;
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiffez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenfer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes fes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare, à travers fes bontés ?
Ce tigre encor farouche au fein de fa tendreffe,
Même en vous adorant, menaçait fa maîtreffe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous foupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eft moi qui l'offenfais, moi qu'en cette journée
Il a vû fouhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré ;
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler fous fa puiffance ;
J'ai de fes fentimens bravé la violence ;
J'ai foumis fon amour, il fait ce que je veux ;
Il m'a facrifié fes tranfports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eft bleffée ;
Peut-il en ce moment remplir votre penfée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout fert à me défefpérer ;

Je sais que du serrail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée ;
Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée ;
Et je sens qu'à l'instant, promte à me démentir ;
Je fais des voeux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu, détourne de moi ces noirs pressentimens ;
Pren soin de nos chrétiens, & veille sur mon frère ;
Pren soin, du haut des cieux, d'une tête si chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéïr :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'aprens à mon amant le secret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais dussai-je au suplice être ici condamnée ;
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rapelle cet esclave.

SCÈNE IV.

ZAYRE *seule.*

O Dieu de mes ayeux !
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père ;
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire !

SCENE V.

ZAYRE, l'esclave.

ZAYRE.

ALlez dire au chrétien, qui marche sur vos pas;
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
A part.
Allons, rassure-toi, malheureuse Zayre!

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'esclave.

OROSMANE.

QUe ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!
A l'esclave.
Eh bien! que t'a-t-on dit? Répon. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rapellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé;
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

ORO-

OROSMANE.

A l'esclave. *A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Ote-toi de mes yeux.
Laissez-moi : tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *seul.*

OU suis-je? ô ciel! où suis-je? où portai-je mes vœux?
Zayre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous... Misérable Zayre,
Tu ne jouïras pas... Corasmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zayre!... l'infidelle.... après tant de bienfaits!

J'aurais d'un œil ferein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable:
J'aurais sû, dans l'horreur de la captivité,
Conferver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eft votre deffein?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frapé mes efprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jufqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ferrail eft plongé dans un profond filence;
Tout dort; tout eft tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & fon horreur me fuit.
A ce coupable excès porter fa hardieffe!
Tu ne connaiffais pas mon cœur & ma tendreffe,
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Corafmin!
Un feul de fes regards aurait fait mon deftin.
Je ne puis être heureux, ni fouffrir que par elle.
Pren pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eft-ce vous qui pleurez? vous, Orofmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.

Tu

Tu vois mon fort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs font cruels, & la mort va les fuivre :
Plain Zayre, plain-moi, l'heure approche, ces pleurs
Du fang qui va couler font les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémi de mes fouffrances ;
Frémi de mon amour, frémi de mes vengeances.
Approche, vien, j'entens... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte fes pas.

OROSMANE.

Va faifir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME,
marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.

ZAYRE.

VIen, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je ! eft-ce là cette voix ?
Dont les fons enchanteurs m'ont féduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu fi légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'eft elle ? ô deftin !

Il tire son poignard.

Zayre! ah Dieu!... ce fer échape de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'est ici le chemin, vien, soutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE *courant à Zayre.*

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?..
Rien, que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son amant que mon destin m'envoye,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joye.

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, esclaves.

OROSMANE.

APproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître;

Tu m'imposais ici pour me deshonorer.
Va, le prix en est prêt; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son suplice?

CORASMIN.

Oui, seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...?

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma sœur!
Zayre!... Elle n'est plus! Ah, monstre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, serait-il possible?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai: viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'aportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,
Rapeller des chrétiens le culte incorruptible.

Hélas! elle offensait notre Dieu, notre loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre!... Elle m'aimait? Est-il bien vrai, Fatime?
Sa sœur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voila son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t'adorer,
Se flàttait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;
De cet espoir trop tendre elle était occupée;
Tu balançais son Dieu dans son cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage....

NERESTAN.

Cruel! qu'attens-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts? Je puis braver tes coups;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour, souvien-toi des chrétiens,

Dont

Dont tu m'avais juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux serait-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare;
Souffrez que Nérestan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, seigneur...

OROSMANE.

Obéïs, & ne replique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté suprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, sors, obéïs...

à Nérestan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.

Ton roi, tous tes chrétiens, aprenant tes malheurs;
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
Mais si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré;
Di-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse,
Dont le ciel ait formé les innocens apas;
Di-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes états;
Di-leur que dans son sang cette main s'est plongée;
Di que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il se tue.*

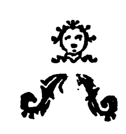
Aux siens.

Respectez ce héros, & conduisez ses pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne?

Fin du cinquiéme & dernier acte.



ALZIRE,

ALZIRE,
OU LES
AMERICAINS,
TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 27. Janvier 1736.

EPITRE
A MADAME LA MARQUISE
DU CHASTELET.

MADAME,

QUel faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poësie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, & à l'illusion du théatre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage précepteur du genre-humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne, qui née pour les agrémens, leur préfère la vérité !

Mais, MADAME, le plus grand génie, & sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peu-

peuvent amollir, qui ſait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Boſſuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Taſſe*.

Tel eſt votre génie, MADAME; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang, à croire qu'on s'annoblit encor en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jetté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé dans un ſiécle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainſi que dans ſon *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une ſatyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux* avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajoûté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur euſſent encor

donné

donné un nouveau charme. En vain, dans sa satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait apris l'astronomie; il eût mieux fait de l'aprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si *Boileau* vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur*, serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts*; de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siécle les Français aprirent à arranger des mots. Le siécle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une savante. Les *Deshoulières* & les *Daciers*, illustres dans différens genres, sont venuës depuis. Mais votre sexe a encor tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues sur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les scien-

ces, ferait condamnable, même dans ses succès; mais, MADAME, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de *George II.* qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme & de mère. *Christine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, longtems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenuë publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raisons, qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

(*) *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées de *Cicéron*, ce Consul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence (†). » Les let-» tres

(*) —— Paupertas impulit audax
Ut versus facerem. —
Horat. Epist. Libr. II. Epist. 2. *vers.* 51.

(†) Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant; secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

» tres forment la jeunesse, & font les charmes » de l'âge avancé. La prospérité en est plus bril- » lante. L'adversité en reçoit des consolations; » & dans nos maisons, dans celles des autres, » dans les voyages, dans la solitude, en tout » tems, en tous lieux, elles font la douceur » de notre vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connuës:

(*) Heureux, qui retiré dans le temple des sages;
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouïr, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,

Pour-

(*) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere*
Edita doctrina sapientûm templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Nocteis atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

Pourſuivant la fortune & rampant dans les cours ,

O vanité de l'homme ! ô faibleſſe ! ô miſère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épitre, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre (*) ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les ſages de l'antiquité, & épurés dans notre religion, ces vraies loix de la nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rens, MADAME, périr moins vite que mes autres écrits ! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

DISCOURS

(*) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plûpart des épitres dédicatoires. L'auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette dame illuſtre, les belles-lettres & la philoſophie ; & tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un ſouverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres du tome troiſiéme,

DISCOURS
PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une eſpèce aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare conſiſte à offrir à ſes dieux le ſang de ſes ennemis. Un chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guères plus juſte. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières, & garder ſes vices : jeuner, mais haïr, cabaler, perſécuter ; voilà ſa religion. Celle du chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel eſt *Guſman* au moment de ſa mort ; tel *Alvarès* dans le cours de ſa vie ; tel j'ai peint *Henri IV*. même au milieu de ſes faibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être penſant : on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le déſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devaient les enſevelir.

Voila pourquoi la HENRIADE s'eſt ſoutenue

tenue

tenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ses compatriotes, & dont la figure n'est pas plus connuë de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques piéces qui vous ont fait verser des larmes, & de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plûpart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour

les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, que devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & aprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre; nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit hori-

horizon ne frape les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* & *Horace* ne ſe diſputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum*: *des maladiés des artiſtes*. La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'eſt que l'intérêt a ſouvent plus de part encor que l'envie à toutes ces petites brochures ſatyriques dont nous ſommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtems, à un homme qui avait fait je ne ſais quelle mauvaiſe brochure contre ſon ami & ſon bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement: Il faut que je vive (*).

De quelque ſource que partent ces outrages, il eſt ſûr qu'un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits ne doit jamais répondre aux critiques; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. » Un voya- » geur, dit-il, » était importuné dans ſon che- » min du bruit des cigales; il s'arrêta pour » les tuer; il n'en vint pas à bout, & ne fit » que s'écarter de ſa route. Il n'avait qu'à » con-

(*) Ce fut l'abbé *Guiot des Fontaines*, qui fit cette réponſe à Mr. le comte d'*Argenſon*, depuis ſecrétaire d'état de la guerre.

» continuer paisiblement son voyage ; les cigales
» feraient mortes d'elles-mêmes au bout de
» huit jours. «

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans *Oedipe*, *Jocaste* dit ces vers :

» Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
» Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la HENRIADE dans plusieurs endroits *sentait bien son Sémipélagien.* On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande, qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connais l'en-

l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en apelle à l'auteur de *Radamiste* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le désir d'entrer quelque tems dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses piéces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'apliquer aux lettres, trouveront en moi un ami ; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Refuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



ACTEURS,

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARES, Père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, }
CEPHALE, } suivantes d'Alzire.

Officiers Espagnols.

Américains.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZI-



ALZIRE, OU LES AMERICAINS, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES.

DU conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime;
Faites régner le prince, & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains;

Que

Que la vieilleſſe arrache à mes débiles mains:
J'ai conſumé mon âge au ſein de l'Amérique:
Je montrai le premier au peuple du Mexique *a*)
L'apareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux;
Des mers de Magellan juſqu'aux aſtres de l'ourſe,
Les vainqueurs Caſtillans *b*) ont dirigé ma courſe;
Heureux, ſi j'avais pû, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré longtems ſur ces triſtes vainqueurs,
Que le ciel fit ſi grands, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vû régir ſous d'équitables loix,
L'empire du Potoze & la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage hémiſphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon père;
Je dois de vous encor aprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux, apeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix

Par-

a) L'expédition du Mexique ſe fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainſi *Alvares* a pû aiſément les voir. Los-Reyes, lieu de la ſcène, fut bâti en 1535.

b) On ſait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Méxique, & *Pizaro* au Pérou.

Parle encor au conseil, & règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop sû connaître;
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attens comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice;
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a domté n'accoutume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & promt à les enfraindre;
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'aprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence;
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:

Mais

Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, & sert avec contrainte.
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux c).

ALVARES.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses loix;
Et nous de ces climats destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ses loix qu'il falait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous

c) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Hélas! ſi comme vous il était ſanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié, qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avez-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par nôtre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort;
J'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me fraper, embraſſa mes genoux.
» Alvarès, me dit-il, Alvarès, eſt-ce vous?
» Vivez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire:
» Vivez, aux malheureux ſervez longtems de père:
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchainer,
» Du moins par cet exemple aprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſez: je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainſi que votre père.
Ah! ſi la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens

Par

Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens;
J'y consens, mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens,
Ainsi le veut la loi: quitter l'idolatrie,
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la religion gagnons-les à ce prix:
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVARES.

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire,
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel & l'Espagne y soient sans ennemis:
Mais les cœurs oprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rens donc, seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu:
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,

Se

Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVARES.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, & sans rougir.
Monteze a vû sa fille, il l'aura sû fléchir.
De sa famille auguste en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux Dieux.
Lui-même de sa fille a décillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modelle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jetter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,

Tous les cœurs désormais Espagnols & chrétiens.
Monteze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

EH bien! votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire & la famille,
Semble éprouver encor un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix;
Tes mœurs nous ont apris à révérer tes loix.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître.
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer Castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze, & ma fille.

Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui longtems de père, ainſi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête:
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je répons de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Don Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVARES.

Ah! puiſqu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds;
Cher Monteze, au tombeau je deſcens trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Ren du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des chrétiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Deſcen, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *ſeul.*

DIeu, deſtructeur des Dieux que j'avais trop ſervis;
Protège de mes ans la fin dure & funeſte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte:
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fai le bonheur du monde:
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:
Remonte au rang des rois, du sein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prens un cœur tout nouveau; viens, obéi, sui-moi,
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous: mais si je vous suis chère;
Voyez mon desespoir, & lisez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole; il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel tems, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MON-

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux où malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'apelle aux autels, il règle ta conduite;
Enten sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite!
Je sais ce qu'est un père, & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéïssance a passé les limites,
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels;
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,

Que sa loi, sa morale, & consolante & pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéïs:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager,
Ne ren point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouï de mes travaux; mais crain d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai sû t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi; voudrais-tu le trahir?
Aprens à te domter.

AL-

ALZIRE.

Faut-il aprendre à feindre ?
Quelle ſcience, hélas !

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre;
Que l'on opoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pû vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même:
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond:
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère: & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi:
C'eſt un art de l'Europe: il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe ; & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique *d*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai domté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie ;
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avouë, & tel fut mon devoir.
De ce monde oprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes ;
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur ;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

Son orgueil, je l'avouë, & ſa ſincérité,

Etonne

d) Le mot propre eſt *Inca* : mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnérent d'abord à tous les ſouverains du nouveau monde.

Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à domter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses apas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe: & qu'on ne dise plus,
Qu'un vainqueur & qu'un maître essuya des refus.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur;
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans! Dieux vains de nos vastes contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées:
Et six cent Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts;
De la Zone brûlante, & du milieu du monde,
L'astre du jour (e) a vu ma course vagabonde,

Jus-

(e) L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes & les solstices.

Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes désirs ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? Ne pourra-t-on m'instruire,
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Monteze est esclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'aprendre un destin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien apris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'oprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins ;
Qui de ſang enyvrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, Américains.

ALVARES.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre!
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner!
Es-tu roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARES.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVARES.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARES.

Dieu, ma religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie ;
Dont l'infame avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARES.

Ils ont le même Dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir ;
Tu connais leurs forfaits, mais connai mon devoir.
Le ſoleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſères ;
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères ;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,

C'eſt

C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARES.

Que me dit-il? Aproche. O ciel! ô providence!
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pû le chercher ſi longtems?
Mon bienfaiteur! mon fils (*f*), parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! ſi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle!
Croi-moi, cet univers aujourd'hui déſolé,
Au devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux;
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misère;
Si le père d'Alzire...... hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre:
C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.

Mal-

(*f*) Il l'embraſſe,

Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apren que ton ami plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARES.

Oui; croi-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Monteze! dis-tu?

ALVARES.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoye.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

DEs cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarès est un Dieu, qui parmi ces pervers
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.

Il a, dit-il, un fils: ce fils fera mon frère;
Qu'il foit digne, s'il peut, d'un fi vertueux père.
O jour! ô doux efpoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai fervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'eft point fans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHer Monteze, eft-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revoi ton cher Zamore échapé du trépas,
Qui du fein du tombeau renaît pour te défendre;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eft-elle ici? parle, quel eft fon fort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux! fur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels deftins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreffé nos mains.
Tu vis; puiffe le ciel te rendre un fort tranquille!
Puiffent tous nos malheurs finir dans cet afyle!
Zamore, ah! quel deffein t'a conduit en ces lieux?

ZAMO-

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souvien-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnerable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans (g);
GUSMAN était son nom. Le destin qui m'oprime
Ne m'aprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui; dirai-je à quel suplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déïfiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds!
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

(g) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nuds & mal disciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi promts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéïssans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah, Monteze, croi-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides coursiers, qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui nait dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains: les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MON-

MONTEZE.

Le ciel eſt contre toi : calme un frivole zèle.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas !
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidèle à ſes vœux, à ſa gloire ?
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
Sur le bord de la tombe ils t'ont apris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des tyrans.
Il en eſt que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ? quelle horreur ta bouche oſe avouer ?
Alzire eſt leur eſclave, & tu peux les louer !

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Monteze! ah! mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces Dieux, enfans de l'impoſture;
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimères.
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé!
Puiſſes-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe?
Alzire a-t-elle encor imité ta faibleſſe?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien;
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;

Pren

Pren pitié de ce cœur enyvré tour à tour
De zèle pour mes Dieux ; de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;
Vien, condui-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir ;
Crain de porter Zamore au dernier desespoir ;
Reprens un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?
Monteze...

MONTEZE.

Adieu ; croi-moi, fui de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.

aux gardes.

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des Payens, élevés dans des loix étrangères,

Pourraient de nos chrétiens profaner les myftères :
Il ne m'apartient pas de vous donner des loix :
Mais Gufman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

QUai-je entendu ? Gufman ! O trahifon ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il fervirait Gufman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'eft-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire auffi fera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle fucé ce poifon déteftable,
Aporté parmi nous par ces perfécuteurs,
Qui pourfuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
Gufman eft donc ici ? que réfoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ofe ici te donner un confeil falutaire.
Celui qui t'a fauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec fon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduife.
Sortons, allons tenter notre illuftre entreprife :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et furtout n'épargnons qu'Alvarès & fon fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangère ftructure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature ;
Ces angles, ces foffés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans fur les remparts,

Ces

Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens enchaînés en ces lieux
Servent à cimenter cet asyle odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais,croi-moi,dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop longtems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'est assez ;
Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'apesantit.
Alvarès disparait, Monteze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;

Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir,
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, & Gusman régne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autre a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les cieux!
O toi, qui me poursuis, ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remors,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez couté.

SCENE

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploye aujourd'hui l'étendart de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déja le sanglant tribunal;
Monteze est apellé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai sû.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée!
De quel étonnement je demeure frapée!
Quoi! presqu'entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCENE

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en fecret demande à fe jetter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec affurance il peut fe préfenter!
Sur lui, fur fes amis, mon ame eft attendrie:
Ils font chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un feul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques fecrets, qu'il veut vous révéler.
C'eft ce même guerrier, dont la main tutelaire
De Gufman votre époux fauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres fecrets fe cachait à vos yeux.
Dans un fombre chagrin fon ame envelopée,
Semblait d'un grand deffein profondément frapée.

CEPHANE.

On lifait fur fon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît affez, par fes plaintes fecrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! & quel indigne rang!

Ce

Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vû la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait, si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les bras de sa confidente.

Zamore.... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnai ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non; je revis pour toi;
Je reclame à tes pieds tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme;
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux momens d'horreur empoisonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joye!
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voye?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois!

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes brâs;
M'enlevèrent mes Dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frape.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frape; je suis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze! ah cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'aprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE

Eh bien! voi donc l'abîme où le sort nous engage:
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entrainé ma faiblesse.

Ta

Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats;
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas :
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée :
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes Dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchainée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.

Nos

Nos peuples, nos tyrans, tous ont sû que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vûë!..
Tu me serais ravie aussi-tôt que renduë!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, & son père avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARES *à son fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

A Zamore.

O toi! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entens-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis

Que

Que ce vertueux père eût cet indigne fils !

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie !
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux, que ton pouvoir a faits ;
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARES.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ;
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire :
Achève, & de ce fer, *trésor* de tes climats,
Prévien mon bras vengeur ; & prévien ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (*b*) ;
Et j'aurais les mortels & les Dieux pour amis,

En

(*b*). *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon* ; quoique l'orthographe soit la même : & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poësie est faite pour l'oreille : un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

En revérant le père, & punissant le fils.

ALVARES *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel, que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce;
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzire.

Madame, votre cœur doit vous instruire assez;
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Gusman. *A Alvares.*

Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, son père:

A Zamore.

Toi! jadis mon espoir en un tems plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux, que me choisit mon père;
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers:
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.

Mon

Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste ;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime ;
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux ?
Gusman, du sang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits ;
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie opose à votre offense :
Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;
Votre suplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARES.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, DON ALONZE *officier Espagnol.*

ALONZE.

PAraissez, Seigneur, & commandez;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble aprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.

Dans

Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire;
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu? tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVARES.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'apris de vous;
J'y vole, adieu.



SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux.*

SEigneur, j'embrasse vos genoux;
C'est à votre vertu que je rens cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je serai ton apui:
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille;
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils;
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore?

Fin du troisiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES.

MEritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, & veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme & chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'aprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie:
Mais laissez un champ libre à ma juste furie:
Ménagez le courroux de mon cœur oprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVARES.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre! lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVARES.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée !

ALVARES.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe ;
Il réſiſte à la force, il cède à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais ſachez le régler ; tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,

Avant

Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés!
Que vois-je! Alzire! ô ciel!....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton épouse;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse:
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton épouse a l'audace

De

De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouït nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indomté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame;
Pour en suivre les loix, connaissez-les, madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, & d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.

Sa-

Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr:
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avais prévû. M'aurais-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouïr sa vuë.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est venduë.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de tems: tu balances encore!

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarès aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout: il suffit.

Tu

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique ;
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux ;
Tout souverain qu'il fût, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ;
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un soldat.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs;
Ton suplice est tout prêt: si tu ne fuis, tu meurs.
Pars; ne perds point de tems; pren ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon desespoir, & mon saisissement.
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'apelle, & la nuit te seconde;
Pren pitié de ton sort, & laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai: mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur;
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume;
Languir dans les regrets; sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remors d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.

Pars,

Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble & ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vûe?
Quoi, ces affreux sermens, qu'on vient de te dicter;
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des Dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit: il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plain-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais: & c'est un nouveau crime.

Laisse-

Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux !
Zamore . . . .

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter ; je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse ;
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe, il me laisse :
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Emire, suis ses pas, vole, & revien m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(*Emire sort.*)

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit ;

Ce

Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur & terrible!
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu! condui Zamore au milieu des déſerts;
Ne ſerais-tu le Dieu que d'un autre Univers?
Les ſeuls Européans ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains;
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frapée!
J'entens nommer Zamore. O ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble; on vient. Ah! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHère Emire, eſt-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vû?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'eſpérez plus rien: ſa perte eſt infaillible.
Des armes du ſoldat, qui conduiſait ſes pas,
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne: à l'inſtant, le ſoldat prend la fuite;
Votre amant au palais court & ſe précipite.
Je le ſuis en tremblant, parmi nos ennemis,

Parmi

Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du ſilence;
Au palais de Guſman, je le vois qui s'avance:
Je l'apellais en vain de la voix & des yeux:
Il m'échape, & ſoudain j'entens des cris affreux;
J'entens dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes:
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, gardes.

DON ALONZE.

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'aprendre?
Qu'eſt devenu Zamore?

DON ALONZE.

En ce moment affreux;
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'aporte ?
Quoi Zamore n'eſt plus ! & je n'ai que des fers !
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts !
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Vien, ſi la mort m'attend, vien, j'obéïs ſans peine.

Fin du quatriéme acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, gardes.

ALZIRE.

PRéparez-vous pour moi vos ſuplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom: ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père!

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignait parler encore:
Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguiſement la vuë était trompée;
A peine entre ſes mains j'aperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le fraper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père.
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fai ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout ſanglant ſe jette entre mes bras;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie;
On vole à ton époux, on rapelle ſa vie;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſeçours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſuplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice....

ALZIRE.

Vous pourriez!...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime:
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abîme.
Je le ſouhaite ainſi, je le crois: cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſuplice & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,

De-

Demander au conseil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes tyrans! les prier! vous, mon père?
Osez vivre & m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté:
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage;
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O ciel! inspire-moi: j'implore ta clémence.

Il sort.

SCENE III.

ALZIRE *seule.*

O Ciel! anéanti ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah! j'ai quitté des Dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asyle.
Eh, quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi, du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insuportable?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,

A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre?
D'exterminer les miens? de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourai dispofer de mon fang?
Je ne pourai fur moi permettre à mon courage
Ce que fur l'univers il permet à fa rage?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, gardes.

ZAMORE.

C'Eft ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de fa fauffe juftice,
Un tribunal de fang te condamne au fuplice.
Gufman refpire encor; mon bras defefpéré
N'a porté dans fon fein qu'un coup mal affuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce fang que j'adore;
Nous périrons enfemble à fes yeux expirans;
Il va goûter encor le plaifir des tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de fa bouche
L'abominable arrêt de ce confeil farouche.
C'eft moi qui t'ai perduë; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eft affez; béni ma deftinée,
Béni le coup affreux qui romt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,

Eft

Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remors.
Libre par mon ſuplice, à moi-même renduë,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt duë.
L'apareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, gardes.

ZAMORE.

J'Attens la mort de toi; le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fai livrer ſans crainte aux ſuplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte!

Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'aprendre,
Que loin de le trahir je l'aurais sû défendre.
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple aplaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée.
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attens, & c'est toi que je pleure.

ALVARES.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperduë,
La voix de tes bienfaits est encor entenduë.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'apelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le conseil vous condanne: il a dans sa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.

Je

Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah, parle, que faut-il?

ALVARES.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que n'aguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être aportée.
Le Dieu qui nous aprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner:
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus.
Je répons de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives;
Un père infortuné demande que tu vives.
Ren-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire*.

Alzire, jusques-là chéririons-nous la vie?
La rachéterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman?

à Alvarès.

Et toi plus que ton fils feras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les Dieux de ton pays?

ALVARES.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, ſeul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eſt, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble & de ſuplice!
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe?

à Alzire.

Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oſes aimer, oſe juger entr'eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur ſe flatte encore,
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu ſais trop qu'un père infortuné
Diſpoſa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus ſon Dieu: tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer, ſi tu veux, l'erreur ou la faibleſſe.
Mais des loix des chrétiens mon eſprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur;
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur:

C'eſt

C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte:
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe: il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe deshonorer.

ALVARES.

Cruel, ainſi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Ecoutez, le tems preſſe: & ces lugubres cris...

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

ON amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, ſoldats.

ZAMORE.

CRuels, ſauvez Alzire, & preſſez mon ſuplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réuniſſe.

ALVARES.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur ?
Vien, voi couler mon ſang, puiſque tu vis encore ;
Viens aprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

à Alvarès.

Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vuë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait juſqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il eſt juſte : & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frapé.
J'étais maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vi, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un chrétien.

à Monteze qui ſe jette à ſes pieds.

Monteze, Américains, qui fûtes mes victimes,

Songez

Songez que ma clémence a furpaffé mes crimes.
Inftruifez l'Amérique, aprenez à fes rois,
Que les chrétiens font nés pour leur donner des loix.

à Zamore.

Des Dieux, que nous fervons, connai la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'affaffiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARES.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez fans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétabliffant la gloire,
De mon nom, s'il fe peut, béniffez la mémoire.

à Alvarès.

Daignez fervir de père à ces époux heureux:
Que du ciel par vos foins le jour luife fur eux!
Aux clartés des chrétiens fi fon ame eft ouverte,
Zamore eft votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!

Ah!

Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi:
Tant de vertu m'accable, & son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs...

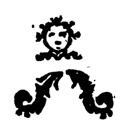
GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, aprochez-vous, mon père,
Vivez longtems heureux, qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien; je suis content; je meurs.

ALVARES *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur desespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frape & qui pardonne.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



MÉROPE,

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Représentée en 1743, le 20. Février.

LETTRE

LETTRE DU PERE DE TOURNEMINE, JESUITE, AU PERE BRUMOY,

Sur la tragédie de MEROPE.

JE vous renvoye, mon reverend pére, MEROPE, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelques succès que lui donne le goût inconstant de Paris; elle passera jusqu'à la postérité, comme un modèle de tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité; & nous aprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse *Athènes* le *Cresphonte* d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques, était frapé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresphonte* d'*Euripide* est perdu: Monsieur *de Vol-*

toire nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en Français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans la MEROPE de notre illustre ami, la simplicité, le naturel, la pathétique d'*Euripide*. Monsieur *de Voltaire* a conservé la simplicité du sujet; il l'a débarrassé non-seulement d'épisodes superflus, mais encor de scènes inutiles. Le péril d'*Egiste* occupe seul le théâtre. L'intérêt croit de scène en scène jusqu'au dénouement, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Messène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance; ils naissent du sujet; c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la scène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler son fils qu'elle croit venger? dans la scène où elle ne peut sauver son fils d'une mort inévitable qu'en le faisant connaître au tyran? Le cinquiéme acte égale ou surpasse le peu de cinquiémes actes excellens qu'on a vûs sur le théâtre. Tout se passe hors du théâtre; & l'auteur a transporté, ce semble, toute l'action sur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Isménie* n'est pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'esprit brille à contretems, qui ralentissent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle est toute action. Le trouble d'*Isménie* peint le tumulte quelle raconte. Je ne parle point de la versification; le poëte,

admi-

admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé; jamais ſa verſification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des moeurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſé dans pluſieurs perfections de la poëſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des moeurs: tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie ſans amour.

Il n'a point hazardé imprudemment une entrepriſe ſi utile; aux ſentimens de l'amour, il ſubſtituë des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (& nous l'avons ſouvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leurs ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théâtre, & auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti; il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant; n'oſant encor bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe; il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel, que

de s'abaisser à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis son enfance, ne m'a point aveuglé. Faites passer jusqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que vous connaissez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entiérement à vous.

Tournemine Jésuite.

Ce vingt-trois de Décembre 1738.



LET-

LETTRE
A
MONSIEUR LE MARQUIS
SCIPION MAFFEI,
AUTEUR DE LA MEROPE ITALIENNE, ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES CELEBRES.

MONSIEUR,

CEux dont les Italiens modernes, & les autres peuples, ont presque tout apris, les Grecs & les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis & aux maitres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la MEROPE française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui sous les yeux de *Léon X.* firent renaitre la tragédie; & vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siécle où l'art des *Sophocles* com-

mençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes boufonneries qui deshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt nait de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie*: c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poësie; c'est de toutes les piéces qu'on jouë, la seule où l'amour ne soit pas introduit; mais aussi elle est soutenuë par la pompe de la religion, & par cette majesté de l'éloquence des prophêtes. Vous n'avez point eu cette ressource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avouë, que votre sujet me parait beaucoup plus intéressant & plus tragique que celui d'*Athalie*; & si notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poësie & de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels précepteurs aux rois) *Aristote*, cet esprit si étendu, si juste & si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain; *Aristote*, dans sa poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Mérope* & de son fils étaient le moment le plus inté-

intéreſſant de toute la ſcène Grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence ſur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple ſi ſenſible, frémiſſaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas aſſez-tôt. Cette piéce, qu'on jouait de ſon tems, & dont il nous reſte très-peu de fragmens, lui paraiſſait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas ſeulement le choix du ſujet qui fit le grand ſuccès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix ſoit beaucoup.

Il a été traité pluſieurs fois en France, mais ſans ſuccès; peut-être les auteurs voulurent charger ce ſujet ſi ſimple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nuë de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur aprendre qu'en tout ce qui eſt grand on doit revenir au naturel & au ſimple.

En 1641. lorſque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-deſſus de celui de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu*, qui recherchait toute ſorte de gloire, & qui avait fait bâtir la ſalle des ſpectacles du palais royal, pour y repréſenter des piéces dont il avait fourni le deſſein, y fit jouer une *Mérope* ſous le nom de *Téléphonte*. Le plan eſt, à ce qu'on croit, entiérement de lui. Il y avait une centaine de vers de ſa façon; le reſte était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Deſmarêts* & de *Chapelain*; mais toute la puiſſance du cardinal de *Richelieu* ne

pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

Mr. *Gilbert*, résident de la célèbre reine *Christine*, donna en 1643. sa *Mérope*, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie Française, auteur d'une *Cléopatre*, jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa piéce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification: car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de Décembre 1701. Mr. *de la Grange* fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope*, sous d'autres noms: la galanterie régne aussi dans cette piéce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle*; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'interêt; elle est écrite avec plus de chaleur & de force:

cepen-

cependant elle n'eut pas d'abord un ſuccès éclatant, *& habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands aplaudiſſemens, &, c'eſt une des piéces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant & après *Amaſis*, nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à-peu-près ſemblables, dans leſquels une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, & le reconnait dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoûtumés à voir ſur notre théâtre cette ſituation frapante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les piéces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un petit épiſode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout ſe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, monſieur, que cette malheureuſe coutume, d'accabler nos tragédies d'un épiſode inutile de galanterie, ſoit duë à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'eſt lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la paſſion de l'amour n'eſt épiſodique; elle eſt le fondement de toutes ſes piéces: elle en forme le principal intérêt. C'eſt la paſſion la plus

plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide ; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. C'est *Rotrou*, c'est le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre théâtre l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vrayes passions, ne sont point dignes du théâtre ; & si vous demandez pourquoi on joue si peu de piéces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raison ; c'est que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant.
Il suivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
Camille semblait même assez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis. . .
Di-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

C'est que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre* dit que *César*,

Lui trace des soupirs, & d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

C'est que *César* demande à *Antoine*,

S'il a vû cette reine adorable ;

Et

Et qu'*Antoine* répond:

> Oui, Seigneur, je l'ai vûë, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit:

> J'aime ailleurs; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
> Que je le cache même à qui m'a ſû charmer,
> Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
> Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans *Oedipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé*:

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encor imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je reſpecte plus *Corneille*, & que je con-

nais

nais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui louent au hazard de ses défauts.

On a donné une *Mérope* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'un intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de *Charles II.* l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené & traité de même, est encor le défaut le moins monstrueux de la *Mérope* Anglaise. Le jeune *Egiste*, tiré de sa prison par une fille-d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit: Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maitresse. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquiéme acte annoncer froidement à *Mérope*, qu'il est son fils, & qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'est operé? Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, au lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort: j'ai apris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, & sur le champ j'ai tué le tyran. Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçuë: mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? N'est-ce pas une preuve que le théâtre Anglais n'est pas encor épuré? Il semble que la même cause, qui prive les Anglais du génie de la peinture

ture & de la musique, leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette isle, qui a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux arts; & si les Anglais ne s'apliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addisson* & *Pope*, ils n'aprocheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait longtems qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce seiziéme siécle, qui sera fameux dans tous les siécles, le comte de *Torelli* avait donné sa *Mérope* avec des chœurs. Il parait que si Mr. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, & les épisodes; & que si l'auteur Anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'absurdité, l'auteur Italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, monsieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre: vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie simple & intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus: mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers; au-contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorsque j'eus l'honneur de

de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur, je me sentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenuë excessive: nous sommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons suporter cet air naïf & rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre Grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune *Egiste* faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hazarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de *Mérope*, l'assassin de son époux & de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeunesse ornait encor mon visage?* Ces entretiens sont naturels; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, & d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre Français ne souffrirait pas non-plus que *Mérope* fît lier son fils sur la scène à une

une colomne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encor moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egiste* à dormir sur la scène, afin de donner le tems à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encor une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; & ces traits sont bien différens à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, monsieur, de vous rapeller ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, & qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi
Han di cotesle gemme? Un bel paese
Sia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito real non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre piéce est écrite; parce que le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

» Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
» Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
» Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille:

La donna, come sai, ricusa e brama.
» La femme, comme on sait, nous refuse & désire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage:

. . . . *Dissimulato in vano*
Soffre di febre assalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

» On ne peut vous cacher que la reine a la fiévre;
» Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatriéme acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la Cour de *Mérope*, qui il est? Je suis *Eurises* le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Nestor* d'*Homère*.

———————— *Egli era umano*
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quanto ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel Fanciullin' che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa:
Parmi l'altri hieri: o quanto siete presti,
Quanto voi v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco! . . . .

Oh!

» Oh! qu'il était humain! qu'il était libéral!
» Que dès qu'il paraissait on lui faisait d'honneur!
» Je me souviens encor du festin qu'il donna,
» De tout cet apareil, alors qu'il épousa
» La fille de Glicon & de cette Olimpie;
» La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous!
» Vous cet aimable enfant, que si souvent Sylvie
» Se faisait un plaisir de conduire à la cour?
» Je crois que c'est hier. O que vous êtes promte!
» Que vous croissez, jeunesse! & que dans vos beaux
» jours
» Vous nous avertissez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond:

————————— Oh curioso
Punto io non son, passò stagione. Assai
Veduti ho sacrificii, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotaï sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate. I Sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

» ————————— Je suis sans curiosité.
» Le tems en est passé, mes yeux ont assez vû
» De ces aprêts d'hymen, & de ces sacrifices.
» Je me souviens encor de cette pompe auguste,

» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Cresphonte. Ah! le grand apareil!
» Il n'eſt plus aujourd'hui de ſemblables ſpectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés:
» Tous les prêtres brillaient, & les yeux éblouis
» Voyaient l'argent & l'or partout étinceller.

Tous ces traits ſont naïfs: tout y eſt convenable à ceux que vous introduiſez ſur la ſcène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles euſſent été, à ce que je crois, bien reçuës dans Athènes; mais Paris, & notre parterre, veulent une autre eſpèce de ſimplicité. Notre ville pourrait même ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes: car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des piéces de théâtre dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens; & notre ville eſt peuplée de près de huit cent mille habitans, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours.

Vous avec pû, dans votre tragédie, traduire cette élégante & ſimple comparaiſon de *Virgile*:

Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra,
Amiſſos queritur fœtus.

Si je prenais une telle liberté, on me renver-

verrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maitre dur, qui est le public.

Nescis, heu nescis nostræ fastidia Romæ:
Et pueri nasum Rhinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce soit les héros qui parlent, & non le poëte; & notre public pense que dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres ne font point de comparaisons poëtiques.

Comment pourrais-je encor faire parler souvent ensemble des personnages subalternes? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs; ce sont les avenues d'un beau palais: mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile, qu'elle est depuis longtems rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité reprouve, combien de beautés je regrettais! Combien me plaisait la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous! Je vous rens compte, monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle: je l'ai donc faite différemment; mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux

 faite.

faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736. à peu-près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres piéces heureuses, dans lesquelles on avait vû, depuis peu, le même sujet sous des noms différens. Enfin j'ai hazardé ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours, qui sert, à la fois, à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* Française a eu le même succès que la *Mérope* Italienne, c'est à vous, Mr., que je le dois ; c'est à cette simplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, & je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage du *Ruccellai*.

Tu

Tu sai purche l'imagin' della voce
Che risponde da i sassi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fù del nostro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me suis aperçû, & j'ai dit, il y a longtems, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force, à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation Française. Notre poësie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois siécles dans cet art si aimable & si difficile.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pû me former sur vôtre goût dans la science de l'histoire, non pas dans cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à savoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeste au monde; science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit. Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui aprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, & qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, & ce bouleversement de tant d'empires.

C'eſt par-là que l'hiſtoire m'eſt précieuſe, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaiſirs & de nouvelles lumières aux hommes. La poſtérité aprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une ſtatuë, avec cette inſcription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT: Inſcription auſſi belle, en ſon genre, que celle qu'on lit à Montpellier: *A Louis XIV. après ſa mort.*

Daignez ajoûter, monſieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que ſa reſpectueuſe eſtime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE DE MR. DE LA LINDELLE A MR. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOus avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de *Mérope* à Mr. *Maffei*, & vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie &

& de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du théâtre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène Françaiſe, & celles de la ſcène Italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagemens que vous avez eu pour Mr. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vuë que la vérité, & le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déja relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de Mr. *Maffei*; mais à ſon ordinaire, avec plus de groſſiéreté que de juſteſſe, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaiſes. Ce ſatyrique décrié n'avait ni aſſez de connaiſſance de la langue Italienne, ni aſſez de goût pour porter un jugement ſain & exempt d'erreur.

Voici ce que penſent les littérateurs les plus judicieux que j'ai conſultés en France & delà les monts. La *Mérope* leur parait ſans contredit le ſujet le plus touchant & le plus vraiement tragique, qui ait jamais été au théâtre; il eſt fort au-deſſus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas aſſaſſiner le petit *Joas*, & qu'elle eſt trompée par le grand-prêtre qui veut venger ſur elle des crimes paſſés; au lieu que dans la *Mérope*, c'eſt une mère qui en vengeant ſon fils, eſt ſur le point d'aſſaſſiner ce fils même, ſon amour & ſon eſpérance. L'in-

térêt de *Mérope* eſt tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie*; mais il parait que Mr. *Maffei* s'eſt contenté de ce que préſente naturellement ſon ſujet, & qu'il n'y a mis aucun art théatral.

1. Les ſcènes ſouvent ne ſont point liées, & le théâtre ſe trouve vuide; défaut qui ne ſe pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, & partent ſouvent ſans raiſon; défaut non moins eſſentiel.

3. Nulle vraiſemblance, nulle dignité, nulle bienſéance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour; cela ſerait ſifflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais on ne ſait point, dans le cours de la piéce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend, que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſtérilité! Cela ne ſerait pas ſuportable dans une farce de la foire.

5. Le barigel, ou le capitaine des gardes, ou le grand-prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il falait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes le tyran *Poliſonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides & indécentes, qui ne ſont imaginées que pour remplir un acte, ne ſeraient pas ſouffertes ſur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes, dans laquelle la ſuivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas preſſer les nôces; parce que, dit-elle, ſa maitreſſe a *un aſſaut de fiévre*: & moi, monſieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue, & une telle réponſe, ne ſont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore, que quand la reine, croyant ſon fils mort, dit, qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encor qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence partout.

9. *Egiſte*, qui a été annoncé comme un voleur, & qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, eſt encor pris pour un voleur une ſeconde fois; il eſt mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend ſa défenſe. La reine le lie à une colomne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge.

roge. *Egiſte* lui dit, que ſon père eſt un vieillard; & à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raiſon, de changer d'avis, & de ſoupçonner, qu'*Egiſte* pourrait bien être ſon fils? Voilà-t-il pas un indice bien marqué? Eſt-il donc ſi étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a ſubſtitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus groſſière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiſte* diſait à la reine: *Ah! Polidore, mon père.* Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiſte*. Au nom de *Polidore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egiſte* ne fût ſon fils; la piéce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a ſubſtitué un défaut encor plus grand.

10. Quand la reine eſt ridiculement & ſans raiſon en ſuſpens ſur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiſte* ſous ſa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréſenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un aviliſſement & une baſſeſſe, qui fait mal au cœur, & qui dégrade entiérement *Egiſte*.

11. Enſuite *Mérope* & le tyran paſſent leur tems enſemble. *Mérope* évapore ſa colère en injures, qui ne finiſſent point. Rien n'eſt plus froid que ces ſcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paſſion contraſtée. Ce ſont des ſcènes d'écolier. Toute ſcene qui n'eſt pas une eſpèce d'action eſt inutile.

12. Il y a ſi peu d'art dans cette piéce, que l'auteur eſt toujours forcé d'employer des confiden-

fidentes & des confidens pour remplir son théâtre. Le quatriéme acte commence encor par une scène froide & inutile entre le tyran & la suivante: ensuite cette suivante rencontre le jeune *Egiste*, je ne sais comment, & lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue! & la reine vient pour la seconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation répétée deux fois est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. Mr. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de varieté dans cette situation répétée; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, & la seconde fois avec une hache: quel effort de génie!

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup: on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère & le fils, entre eux deux & le tyran. Rien de tout cela; *Egiste* s'enfuit, & ne voit point sa mère; il n'a aucune scène avec elle; ce qui est encor un défaut de génie insupportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompense il veut; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son tems une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé & ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la piéce, le tyran veut toujours épouser; & pour y parvenir, il fait di-

re à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domestiques & les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée! quel extravagant que ce tyran! Mr. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille.

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident: *Je sais l'art de régner; je ferai mourir les audacieux; je lâcherai la bride à tous les vices; j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélerats &c.* Quel homme a jamais pensé & prononcé de telles sotises? Cette déclamation de régent de sixiéme ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raisonnablement; mais c'est ici le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner: c'est l'art d'être détrôné, & on ne peut sans rire lire de pareilles absurdités. Mr. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, monsieur, l'ouvrage de *Maffei* est un très beau sujet, & une très mauvaise piéce. Tout le monde convient à Paris, que la représentation n'en serait pas achevée, & tous les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement, que l'auteur dans ses voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie: il lui
était

était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa piéce bonne.

REPONSE DE MR. DE VOLTAIRE A MR. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraissez bien redoutable; & si vous traitez ainsi Mr. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avoue, que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs? Il y en a sans doute dans la piéce de Mr. *Maffei*, & que j'ose croire immortelles. Telles sont les scènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez, que c'est le sujet seul qui en fait la beauté; mais, monsieur, n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs, qui ont traité la *Mérope*? Pourquoi avec les mêmes secours n'ont-ils pas eu le même

même succès ? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas, que Mr. *Maffei* doit autant à son génie qu'à son sujet ?

Je ne vous le dissimulerai pas. Je trouve que Mr. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à *Mérope* que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau* royal dont *Boileau* se moque dans ses satyres, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siécle & de sa nation : mais par cette raison-là même il ne faut pas condamner légérement les nations étrangères.

Ni Mr. *Maffei* ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran *Polifonte* veuille absolument épouser *Mérope*. C'est peut-être là un défaut du sujet ; mais je vous avouë, que je crois, qu'un tel défaut est fort léger, quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir & de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone & à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie, qu'on ne passerait pas en France ; premiérement parce que les gouts, les bienséances, les théâtres n'y sont pas les mêmes ; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des piéces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux

Mélpo-

Melpomène; & il y a tant de *castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Esopus* & les *Roscius*. Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aisés à faire, leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.



ACTEURS.

MÉROPE, veuve de Cresfonte roi de Messène.

EGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, tyran de Messène.

NARBAS, vieillard.

EURICLES, favori de Mérope.

EROX, favori de Polifonte.

ISMENIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

MÉROPE,



MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Grande reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours sereins nés du sein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix:
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, & sort de ses ruïnes.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Divisés d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang & le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.

Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des loix, les ministres des Dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos rois;
Vous, que tant de constance & quinze ans de misère,
Font encor plus auguste, & nous rendent plus chère;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'espérer; déja, d'un pas rapide,
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Elide.
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépot si sacré, l'objet de tant d'allarmes.

MEROPE.

Me rendez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes!
Egiste est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, & si juste, & si tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je suis mère: & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés;
Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regréte;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiéte:
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude, où j'étais retenuë,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperduë.
Egiste, écrivait-il, mérite un meilleur sort;
Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort:
En bute à tous les maux, sa vertu les surmonte;
Espérez tout de lui: mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au-moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre!
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.

O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort, toujours présente à ma douleur profonde!
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris: » Sauvez le roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresfonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas;
Tendres, & premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egiste échapa seul: un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance;
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux!
J'ai suporté quinze ans mes fers & son absence;
Qu'il règne au-lieu de moi: voilà ma récompense.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

EH bien! Narbas? mon fils?

EURI.

EURICLES.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURICLES.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite:
Il veille sur Egiste; il craint ces assassins,
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son trône; en vain ma faible voix,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, & ce peuple à sa honte,
Au mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le ſort juſques-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans ſes états reviendrait pour ſervir ?
Il verrait ſon ſujet au rang de ſes ancêtres ?
Le ſang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux ;
Inſenſibles ſujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ſes bienfaits & ſa gloire ?

EURICLES.

Le nom de votre époux eſt cher à leur mémoire.
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, & Poliſonte eſt craint.

MEROPE.

Ainſi donc par mon peuple en tout tems accablée,
Je verrai la juſtice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du ſort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du ſang des Héraclides ;
Flattons leur eſpérance, excitons leur amour.
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé ; Poliſonte en allarmes,
Craint déja votre fils, & redoute vos larmes.
La fière ambition, dont il eſt dévoré,
Eſt inquiéte, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe ;
S'il a ſauvé Meſſène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir :
Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir ;

Il

Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe:
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi! partout ſous mes pas le ſort creuſe un abîme!
Je vois autour de moi le danger & le crime!
Poliſonte, un ſujet de qui les attentats....

EURICLES.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur ſe déploye.
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voye;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppoſés qui déſolaient Meſsènes,
Qui verſaient tant de ſang, qui formaient tant de haines;
Il ne reſte aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel ſoutien:
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſais, que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes:
Je ſais que vos apas, encor dans leur printems,

Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'état connait peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes exploits,
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos rois & la fille & la mère;
Mais l'état veut un maître, & vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire, & de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère & son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLIFONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état, quand il l'a sû défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie:
Ce sang coula pour vous: & malgré vos refus,
Je crois valoir au-moins les rois que j'ai vaincus,
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'apelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous barbare, au mépris de nos loix !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi, si pure & si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperduë, à son malheureux fils,
A ces Dieux dont il sort, & dont il tient l'empire ?

POLIFONTE.

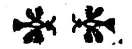
Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander son trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : & j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste, jeune encor, & sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu ;
C'est le prix du courage : & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux ?
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;

Voyez

Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés:
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits: le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne; il aprendra sous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en roi;
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand:
Je songe à ressembler au Dieu dont il descend:
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils & d'exemple & de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux;
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide;
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice, ainsi que sa vaillance:
Défendez votre roi, secourez l'innocence:
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu;
Et méritez sa mère à force de vertu:
Dans vos murs relevés rapellez votre maître.
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.



SCENE

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez sû du trône aplanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez sa main?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egiste: & le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père & ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières:
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre:
En vain, du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont crû le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejetton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit;
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Croi-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, & cent rois pour ayeux,

Cet

Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos Dieux ;
Les cris, le déſeſpoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbàs à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance :
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes couriers ; ma juſte prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir ;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah ! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.
La prudence eſt le Dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis : déja vos ſatellites
D'Elide & de Meſſène occupent les limites.
Si Narbas reparait, ſi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egiſte, ils périſſent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me répons-tu bien de leur aveugle zèle ?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce ſang qui doit couler ;
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge ;
Un criminel errant, qui demande un refuge ;

L'au-

L'autre ; comme un esclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime ! Il m'est trop nécessaire:
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle ;
Qui m'aporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi ;
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi ;
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême ;
Apui de mes projets, par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés ;
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouïs.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a sû conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire ;
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

Quoi! l'univers se tait sur le destin d'Egiste!
Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien sû?

EURICLES.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vû;
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégoutante;
Enchainé par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre! Un inconnu! Qu'a-t-il fait, Euriclès?
Quel sang a-t-il versé? Vous me glacez de crainte.

EURICLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; & nos champs, & nos villes,

Redo-

Redemandent aux Dieux, trop longtems négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLES.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'aparence.

MEROPE.

N'importe; quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence;
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLES.

(*à Isménie.*)

Vous serez obéïe. Allez, & qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin;
Mon desespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils; on outrage la mère.
Polifonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURICLES.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire ;
Mais je vois qu'on l'exige ; & le sort irrité
Vous fait de cet oprobre une nécessité.
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul, peut-être ;
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs & des soldats ;
Et l'on croit...

MEROPE.

Non, mon fils ne le souffrirait pas.
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURICLES.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame était instruite ;
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite ;
De ses tristes amis s'il consultait la voix ;
Et la nécessité souveraine des loix,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURICLES.

De dures vérités ;
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !

Vous,

Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste ;
Il est sans héritier, & vous aimez Egiste.

MEROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen, & d'empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
Cruel ! aprenez-moi . . .

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, ISMENIE, gardes.

EGISTE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste & malheureuse,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des deserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'univers !
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image.

La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Aproche, malheureux, & dissipe tes craintes.
Répon-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

EGISTE.

O reine ! pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euricles.*)
Mon ame, en sa présence ; étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

EGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort ;
Et ses propres fureurs, ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune-homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ! Ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

EGISTE.

J'en atteste le ciel ; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos ayeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes ;

Je

Je ne pouvais offrir, ni présens, ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur & soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hazard.
Cette main, du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté :
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLES.

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MEROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte, ô ciel ! . . . j'ai cru . . Que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, & des raports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURICLES.

Rejettez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un impolteur.

MEROPE.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entens-je ! en Elide ! Ah ! peut-être....
L'Elide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Egiste au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

EGISTE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Policlète est son nom ; mais Egiste, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle.
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déja replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

EGISTE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon père vertueux

Fait

Fait le bien, ſuit les loix, & ne craint que les Dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit, eſt plein de nouveaux charmes:
Pourquoi donc le quitter, pourquoi cauſer ſes larmes?
Sans doute il eſt affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain déſir de gloire a ſéduit mes eſprits.
On me parlait ſouvent des troubles de Meſſène,
Des malheurs dont le ciel avait frapé la reine,
Surtout de ſes vertus dignes d'un autre prix:
Je me ſentais ému par ces triſtes récits.
De l'Elide en ſecret dédaignant la molleſſe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneſſe;
Servir ſous vos drapeaux, & vous offrir mon bras;
Voilà le ſeul deſſein qui conduiſit mes pas.
Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours:
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni: le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point, j'en crois ſon ingénuité:
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
C'eſt un infortuné que le ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rapelle Egiſte; Egiſte eſt de ſon âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,

Inconnu, fugitif, & partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'oprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le sang de nos Dieux quel horrible partage!
Si du moins...

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

AH! Madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien?...

MEROPE.

Quel trouble allarme tes esprits?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
A' son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

EGISTE.

J'avais crû que les Dieux
Aûraient placé Mérope au rang de ses ayeux.
Dieux! qûe plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egiste.*)

EURICLES *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit:
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURICLES.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage ;
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'est point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conserve encor l'honneur du diadême :
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MEROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rapelle au rang de vos ayeux ;
Suivez sa voix, Madame, elle est la voix des Dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

MAdame, je reviens en tremblant devant vous;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;
Rapellez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont lassé mon courage;
Mais, n'importe; parlez.

EURICLES.

C'en est fait; & le sort...
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi! mon fils!

EURICLES.

Il est mort;
Il est trop vrai; déja cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils est mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLES.

D'indignes assassins;
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,

Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURICLES.

Hélas ! cet étranger ! ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez !

MEROPE.

Ce monstre est l'assassin !

EURICLES.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échapé de leurs coups.
Celui qui sur Egiste a mis ses mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,

(*On aporte cette armure dans le fond du théâtre.*)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MEROPE.

Ah! que me dites-vous! Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURICLES.

Celle qu'Egiste même aportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
Ce vieillard qu'on a vû dans le temple d'Alcide...

EURICLES.

C'était Narbas, c'était son déplorable guide;
Polifonte l'avouë.

MEROPE.

Affreuse vérité!
Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime & son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURICLES.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

SCENE VI.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX, gardes de Polifonte.

EROX.

MAdame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre son secours.
Il a su que d'Egiste on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine....

MEROPE.

Il y prend part, Erox, & je le crois sans peine;
Il en jouït du moins, & les destins l'ont mis
Au trône de Cresfonte, au trône de mon fils.

EROX.

EROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous ;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable,
C'eſt le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis ;
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon deſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſſède & mes biens & mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.



SCENE

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

NOn, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux.

MEROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un oprobre, & la mort un devoir.

Fin du second acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O Douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Égiſte ; & Poliſonte eſt roi !
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas :
Il règne, il affermit le trône qu'il profane !
Il y jouït en paix du ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſte au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, & qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil & de miſère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux ;
Aucun ne se présente à ma débile vuë.
Je vois près d'une tombe une foule éperduë :
J'entens des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un Dieu persécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, suivante de la reine *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.

QUel est cet inconnu, dont la vuë indiscrète
Ose troubler la reine, & percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oser la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperduë ;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vuë ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des Dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.

Je

Je ne suis point, Madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMENIE.

C'est la tombe d'un roi, des Dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMENIE.

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Egiste, ô Dieux! le malheureux Egiste!

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus?

ISMENIE.

Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O desespoir! ô mort, que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Mérope en est instruite?

Ne

Ne vous trompez-vous pas?

ISMENIE.

Des ſignes trop certains
Ont éclairé nos yeux ſur ces affreux deſtins.
C'eſt vous en dire aſſez; ſa perte eſt aſſurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de ſoins!

ISMENIE.

Au deſeſpoir livrée;
Mérope va mourir; ſon courage eſt vaincu:
Pour ſon fils ſeulement Mérope avait vécu:
Des nœuds qui l'arrêtaient ſa vie eſt dégagée:
Mais avant de mourir elle ſera vengée;
Le ſang de l'aſſaſſin par ſa main doit couler;
Au tombeau de Creſfonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter ſa peine;
Un des ſiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant, dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas! s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.



SCENE

SCENE III.

ISMENIE *seule.*

CE vieillard eſt ſans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure : & tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos allarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſte un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, EGISTE *enchaîné*, gardes, Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

QU'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, ſans doute, il le faut. Monſtre ! qui t'a porté

A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

EGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déja fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MEROPE.

Quel intérêt? barbare!

EGISTE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image:
Que j'en suis attendri! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.

(Elle se rejette dans les bras d'Ismènie.)

EURICLES.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix, & la nature, & le sang de nos rois.

EGISTE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon suplice:
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?

Mère

Mère trop malheureuse, & dont la voix si chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare! Il te reste une mère.
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel est mon malheur;
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure....

EGISTE.

Elle est à moi.

MEROPE.

Comment? que dis-tu?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui? ton père? en Elide? En quel trouble il me jette!
Son nom? parle: réponds.

EGISTE.

Son nom est Policlète:
Je vous l'ai déja dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur ?
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide :
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.

(Levant le poignard.)

Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés....

NARBAS *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'apelle ?

NARBAS.

Arrêtez.
Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MEROPE.

Son père !

EGISTE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euricles, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

EURICLES *emmène Egiste, & ferme le fond du théâtre.*

O Ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

NARBAS *se jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiste....

MEROPE *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiste ?

NARBAS.

O reine infortunée !

Celui dont votre main tranchait la destinée,

C'est Egiste...

MEROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puissans !

NARBAS *à Isménie.*

Rapellez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie & de tendresse,

Ce trouble si soudain, ce remors qui la presse ;

Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?

Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(*à Ismênie.*)

Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la reine & d'Egiste en dépend.

MEROPE.

Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joye?
Cher Egiste! quel Dieu défend que je te voye?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

AH! Madame, le roi commande qu'on saisisse...

MEROPE.

Qui?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on destine au suplice.

MEROPE *avec transport.*

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pour-

Pourquoi? quelle entreprise exécrable & soudaine!
Pourquoi m'ôter Egiste?

EURICLES.

Avant de vous venger;
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURICLES.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polifonte; implorons son apui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage;
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! lui? quel coup de foudre! ô ciel!

MEROPE.

C'est mourir trop longtems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.

Il peut venger Cresfonte.

NARBAS.

Il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même: oui, ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Egiſte & le père, & les frères:
Je l'ai vû ſur mon roi, j'ai vû porter les coups,
Je l'ai vû tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux!

NARBAS.

J'ai vû ce monſtre entouré de victimes:
Je l'ai vû contre vous accumuler les crimes.
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais;
Il y porta la flamme; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon prince, il parut ſon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée:
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiſſans.
Les Dieux ont pris pitié de ſes jours innocens:
Je l'ai conduit ſeize ans de retraite en retraite:
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eſt ſon maître, & devient votre époux!

MEROPE.

Ah! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURI-

EURICLES.

On vient : c'eſt Poliſonte.

MEROPE.

O Dieux ! eſt-il poſſible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe ſurtout ta vuë à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas ! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin diſſimulez, Madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euricles.*

Ah ! cours ; & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas ! j'eſpère en ta prudence :
C'eſt mon fils, c'eſt ton roi. Dieux ! ce monſtre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

LE trône vous attend, & les autels ſont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.

Deux

Deux complices déja par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang, le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma promte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MEROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLIFONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MEROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les suplices!
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la race impie a massacré le père,
Poursuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait....

POLIFONTE.

C'est là ce que je veux savoir;
Et déja le coupable est mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il est entre vos mains?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'espère

Per-

Percer en lui parlant ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah ! barbare !... A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi... Vous ſavez que vous l'avez promis.

à part.

O mon ſang ! ô mon fils ! quel ſort on vous prépare !

(*à Poliſonte.*)

Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel tranſport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

POLYFONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage allarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en ſoupçonner ?
Quel eſt-il ?

MEROPE.

Eh ! Seigneur, à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déja vous environne ?

POLI-

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déja Mérope & Polifonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquait sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, Madame !

MEROPE.

Ah ! Seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confonduë.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLIFONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, & cachez sa faiblesse.

Fin du troisiéme acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Telle est la loi du peuple; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit & le fils & la mère;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine:
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que pensez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable;
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frapé, seigneur, & je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avoûrai qu'en secret moi-même je l'admire.

PO-

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot ?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance ?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'état les veſtiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte ?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéïr,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

EROX.

Mérope dans les pleurs mourant deſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte ;
Elle affermit mon trône : il ſuffit, elle eſt juſte.
Le peuple ſous mes loix pour jamais engagé,
Croira ſon prince mort, & le croira vengé.
Mais répondez : Quel eſt ce vieillard téméraire,

Qu'on

Qu'on dérobe à ma vuë avec tant de myſtère ?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père :
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, croi-moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier ſurtout excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,
La reine qui tantôt preſſait tant ſon ſuplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice ?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCENE

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

Rempliſſez vos ſermens, ſongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi ſeule, on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au ſang du criminel;
Et ſur ſon corps ſanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah Dieux!

EGISTE *à Poliſonte.*

Tu vends mon ſang à l'hymen de la reine;
Ma vie eſt peu de choſe, & je mourrai ſans peine:
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait roi, c'eſt pour me protéger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuſe, elle eſt mère.
Je bénirai ſes coups prêts à tomber ſur moi:
Et je n'accuſe ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente?...

MEROPE.

Eh! ſeigneur, excuſez ſa jeuneſſe imprudente.
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne ſait pas encor ce qu'on doit à des rois

POLI-

POLIFONTE.

Qu'entens-je! quel discours! quelle surprise extrême!
Vous le justifier!

MEROPE.

Qui moi, seigneur?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin?

MEROPE.

Mon fils de tant de rois le déplorable reste;
Mon fils envelopé dans un piége funeste;
Sous les coups d'un barbare.....

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous?

POLIFONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vuë, & vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraissent assez:
La cause en est trop juste, & vous la connaissez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la source il est tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruel! qu'osez-vous dire?

EGISTE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il eſt . . .

POLIFONTE.

Frapez.

MEROPE *ſe jettant entre Egiſte & les ſoldats.*

Barbare! il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi! votre fils?

MEROPE *en l'embraſſant.*

Tu l'es; & ce ciel que j'atteſte;
Ce ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas! a décillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux! que je ne puis comprendre!

POLIFONTE.

Une telle impoſture a de quoi me ſurprendre.
Vous, ſa mère? Qui? vous, qui demandiez ſa mort?

EGISTE.

Ah! ſi je meurs ſon fils, je rens grace à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie:
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton roi.
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture:
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frapé.

Oui,

Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échapé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles allarmes ?

EGISTE.

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes ;
Mes sentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MEROPE *se jettant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie !
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :
Mérope les embrasse, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère :
Jugez de mes tourmens ; ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des Dieux, & de vos souverains ;
Il est seul sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes misères ;
Lui seul il me rendra mon époux, & ses frères.
Vous voyez avec moi ses ayeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

EGISTE.

O reine, levez-vous ;
Et daignez me prouver que Cresfonte eſt mon père ;
En ceſſant d'avilir & ſa veuve, & ma mère.
Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouïs.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière ;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prens part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plait ; je l'eſtime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prens ſous ma garde, il m'eſt déja remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter ?

M

MÉROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pû vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver?

MEROPE.

Quoi, barbare!

POLIFONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur parait trop attendrie;
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez.....

POLIFONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'apui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son suplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; & vous, que l'on me suive.

(*à Mérope.*)

Je vous attens; voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.

Votre ſeule réponſe, ou le ſauve, ou l'oprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain deſeſpoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTE, *que les ſoldats emménent.*

O reine auguſte & chère!
O vous que j'oſe à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je ſuis votre fils, je ſais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *ſeule.*

CRuels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revû que pour le perdre encore?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant déſiré?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime reſervée au bourreau de ſon père.
Ah! privez-moi de lui; cachez ſes pas errans,
Dans le fond des déſerts, à l'abri des tyrans.



SCENE

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.

MEROPE.

SAis-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je fais que de mon roi la perte est assurée,
Que déja dans les fers Egiste est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère;
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait: & je dois desormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

VOici l'heure, Madame;
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.

Un vain peuple qui vole après la nouveauté ;
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il aprête
L'apareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran, le grand-prêtre inspiré,
A fait parler le Dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il atteste ;
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens ;
Messène en est témoin, les Dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MEROPE.

C'est un crime effroyable, & déja tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien, le desespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, sous la garde des Dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
Ils ont assez longtems trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs ;

L'hor-

L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me desespère.
On m'apelle, & mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux Sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'oprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au desespoir!

Fin du quatrième acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

LE tyran nous retient au palais de la reine;
Et notre deſtinée eſt encor incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran déſarmez la colère;
Conſervez une tête, hélas! ſi néceſſaire,
Si longtems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLES.

Songez que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté,
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Creſfonte eſt mon père!
Son aſſaſſin triomphe; il commande, & je ſers!
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers!

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTE

EGISTE.

Eh quoi! Tous les malheurs aux humains reſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'oprobre & dans l'obſcurité.
Le ciel ſait cependant, ſi parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures,
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache;
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache:
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né;
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.
Ah, mon père! ah! pourquoi, d'une mère égarée,
Reteniez-vous tantôt la main deſeſpérée?
Mes malheurs finiſſaient, mon ſort était rempli.

NARBAS.

Ah! vous êtes perdu: le tyran vient ici.



SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

REtirez-vous (*) ; & toi dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Elevé loin des cours, & sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un roi,
Ren-toi digne de l'être, en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a subi mes loix, & marche vers le temple.
Sui ses pas & les miens, viens aux pieds de l'autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.

Puis-

(*) Ils s'éloignent un peu.

Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance;
Pren-les tous à témoin de ton obéïſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & répon-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avouë, ont de quoi me confondre;
Mais ren-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pouras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage;
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon roi.
Eh bien! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe;
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attens aux autels, & tu peux y venir.
Vien recevoir la mort, ou jurer d'obéïr.
Gardes, auprès de moi vous pourez l'introduire;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euricles, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en fais l'impuiſſance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

AH! je n'en recevrai que du sang qui m'anime,
Hercule, instrui mon bras à me venger du crime!
Eclaire mon esprit du sein des immortels:
Polifonte m'apelle aux pieds de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez....

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquile,
Au frein de vos leçons serait souple & docile.
Je vous croirais tous deux; mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jetté... Ciel! qu'est-ce que je voi?
Mérope!

SCENE

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Suite.

MEROPE.

LE tyran m'ose envoyer vers toi ;
Ne croi pas que je vive après cet hyménée :
Mais cette honte horrible, où je suis entraînée ;
Je la subis pour toi, je me fais cet effort ;
Fai-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte,
Fils des rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils....

EGISTE.

Osez me suivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

M

MEROPE.

Il femble que le ciel
T'élève en ce moment au-deffus d'un mortel.
Je refpecte mon fang, je vois le fang d'Alcide.
Ah ! parle : rempli-moi de ce Dieu qui te guide.
Il te preffe, il t'infpire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & ren la force à mes faibles efprits.

ÉGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funefte ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais reine, & le peu qui m'en refte,
Sous un joug étranger baiffe un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte eft haï ; mais c'eft lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monftre eft à l'autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

ÉGISTE.

Ses foldats
A cet autel horrible accompagnent fes pas ?

MEROPE.

Non : la porte eft livrée à leur troupe cruelle ;
Il eft environné de la foule infidelle
Des mêmes courtifans que j'ai vûs autrefois
S'empreffer à ma fuite, & ramper fous mes loix.
Et moi de tous les fiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi feul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y suivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui punissent le meurtre, & qui sont mes ayeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaient sans doute.

MEROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

EGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis, vous connaitrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(à Narbas en l'embrassant.)
Tu ne rougiras point, croi-moi, de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

QUe va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du tems la main tardive & sûre
Justifîrait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Egiste reprendrait son empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiste va se perdre à force de courage :
Il désobéira, la mort est son partage.

EURICLES.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſez.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Poliſonte;
La reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſein dans ſon mortel ennui.

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLES.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre;
Qui s'aproche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entens de tous cotés les cris des combattans,
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre;
On ſe mêle, on combat.

NAR-

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre ?
De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux immortels ! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre ?
O Dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons - nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle ! Eſt - ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laiſſez - moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entrainée en ces lieux. . .

NARBAS.

Que fait Egiste ?

ISMENIE.

Il est .... le digne fils des Dieux ;
Egiste ! Il a frapé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain ;
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras ;
Au dieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence :
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels :
Il court, c'était Egiste ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins promts ; je l'ai vû de mes yeux ;
Je l'ai vû qui frapait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il ; Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, & pense le venger.

Egiste

Egiſte ſe retourne, enflammé de furie ;
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe relève, il bleſſe le héros ;
De leur ſang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah ! que l'amour inſpire de courage !
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas !
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des ſoldats.
C'eſt mon fils, arrêtez, ceſſez, troupe inhumaine ;
C'eſt mon fils ; déchirez ſa mère, & votre reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis, que ſon danger excite,
Entre elle & ces ſoldats vole & ſe précipite.
Vous euſſiez vû ſoudain les autels renverſés,
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés ;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans ;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,

Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor, si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, & soutien l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
O ciel ! conserve Egiste, & que je meure en paix.
Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, peuple, soldats.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polifonte couvert d'un robe sanglante.*)

MEROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encor, Egiste est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des Dieux & des humains :
Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
Cresfonte mon époux, mon apui, votre maître,

Mes

Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il oprimait Messène : il usurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(En courant vers Egiste qui arrive la hache à la main.)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresfonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polifonte arracha son enfance.
Les Dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces Dieux ;
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaitre une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime !

MEROPE.

Et si vous en doutez ;
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printems,
Eût pû venger Messène, & punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le Ciel parle ; entendez son tonnerre :
Sa voix qui se déclare & se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il est mon fils.

SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, Peuple.

EURICLES.

AH! montrez-vous, Madame, à la ville calmée!
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris:
Le peuple impatient verse des pleurs de joye;
Il adore le roi que le ciel lui renvoye;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage;
On veut revoir Narbas; on veut vous rendre hommage;
Le nom de Polifonte est partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi! venez jouïr du prix de la victoire;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'est point à moi: cette gloire est aux Dieux.
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LE

LE
FANATISME,
OU
MAHOMET
LE PROPHETE,
TRAGÉDIE.

AVIS

DE L'EDITEUR.

J'Ai crû rendre service aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du Fanatisme, *si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en* 1736. *& que dès-lors il en envoya une copie au Prince Royal, depuis Roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encor son délassement principal.*

J'étais à Lille en 1741. *quand Monsieur* de Voltaire *y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée; le gouverneur de la province & l'intendant y assistérent plusieurs fois. On trouva que cette piéce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugérent comme le public.*

L'auteur fut encor assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'église (*), *qui*

(*) Le cardinal de Fleury.

qui soutenait le poids des affaires avec fermeté; & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la piéce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poësie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet, que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumiéres.

Enfin, l'ouvrage aprouvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9. d'Août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres y furent présens. Ils pensérent tous comme les hommes éclairés que j'ai déja cités.

Il se trouva (*) *à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoûtumés au théâtre, ils furent blessés que* Mahomet *ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encou-*

(*) Le fait est que l'abbé *des Fontaines*, & quelques hommes aussi méchans que lui, dénoncérent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleury* premier ministre, qui avait lu & aprouvé la piéce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

courager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frapées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la piéce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assûrément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zèle ils dirent, que la piéce était un ouvrage très dangereux, fait pour former des Ravaillacs & *des* Jacques Cléments.

*On est bien surpris d'un tel jugement: & ces messieurs l'ont desavoué sans doute. Ce serait dire, qu'*Hermione *enseigne à assassiner un roi, qu'*Electre *aprend à tuer sa mère, que* Cléopatre *&* Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire qu'*Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs,* Tartuffe *des hypocrites. L'injustice même contre* Mahomet *serait bien plus grande que contre toutes ces piéces; car le crime du faux prophête y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des déréglemens que toutes ces piéces représentent. C'est précisément contre les* Ravaillacs *& les* Jacques Cléments *que la piéce est composée; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si* Mahomet *avait été écrit du tems de* Henri III. *& de* Henri IV. *cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible, qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur*

de la HENRIADE; *lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme & ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire?*

J'avoue, que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvé caractérisés par l'amour du bien public; il inspire partout l'horreur contre les emportemens de la rébellion, de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade? *Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu?* Mahomet *me parait écrit entiérement dans le même esprit, & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.*

Il vit bientôt, qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la piéce, devaient les en croire. L'illustre Molière, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua le* Tartuffe; *il eut recours directement à* Louis le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au* Tartuffe. *Mais les tems sont différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été longtems cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût falu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa piéce lui-même, après la troisiéme représentation, attendant que le tems adoucit quelques esprits prévenus;*

venus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle & aussi éclairée que la Française (*). *On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de* Mahomet *avait été défendue par le gouvernement. Je puis assurer, qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, ayent varié un moment sur la sagesse qui régne dans cet ouvrage.*

Quelques personnes ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs piéces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce monarque. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentimens des hommes. J'espère qu'elles feront aux véritables philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

A

(*) Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742. est arrivé en 1751. La piéce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les persécutions cédèrent au cri public; d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

A
SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam 20. *Janvier* 1742.

SIRE,

JE ressemble à présent aux pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cœur. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connait que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prens la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déja longtems, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

VOTRE MAJESTÉ sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre-humain & l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la *tragédie* ne doit pas être un simple spectacle, qui touche le cœur sans le corriger.

corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire? On avoue que la *comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcèlerats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples?

Ceux qui diront, que les tems de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomets*, de *Jeans de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encore, quoique moins dévelopé: cette peſte, qui ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophêtes des Cevennes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis?

L'action, que j'ai peinte, eſt atroce; & je ne ſais, ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun théâtre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir,

 d'un

d'un parricide ; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avouë, que c'eſt mettre l'horreur ſur le théatre ; & VOTRE MAJESTÉ eſt bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos hiſtoriens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seïde* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père ; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mezerai* raporte, qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa religion, & n'en eut aucun repentir. On connait l'avanture des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome*, que ſon frère donnait dans les opinons de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au parricide ! Et on ne s'élévera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la *France* de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* sur l'autel, & son nom parmi les bienheureux ; c'est ce qui coûta la vie à *Guillaume* Prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le blessa au front d'un coup de pistolet : & *Strada* raconte que *Salcede* (ce sont ses propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié son ame par la confession aux pieds d'un Dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleste. *Herrera* dit quelque chose de plus insensé & de plus atroce. *Estando firme con el exemplo de nuestro Salvador Jesu Christo y de sus Sanctos. Balthazar Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que *Salcede*.

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde*. *Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient de même âge. Le monstre qui tua *Henri III.* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui assassina le grand duc de *Guise*, en avait vingt-cinq ; c'est le tems de la séduction & de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune & faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé *Shepherd*, se chargea d'assassiner le roi *George I.* votre ayeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette phrénésie ?

C'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita longtems au repentir; il persista toujours à dire, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on desespérait d'apprivoiser.

J'ose dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté & deshérité leurs enfans! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vû des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la societé tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parens; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est entousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes* d'une ville qui devait être l'asyle de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophête, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand Leibnitz; & il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe;

sophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, Vous surtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encor ses autels de l'autre.

On poura me reprocher, que donnant trop à mon zèle je fais commettre dans cette piéce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le Comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelque années, la vie de ce prophête. Il essaya de le faire passer pour un grand homme, que la providence avait choisi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théssée*. J'avouë, qu'il faudrait le respecter, si né prince légitime, ou appellé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des loix paisibles comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Théssée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux Coracites, il leur persuade, qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens-com-

mun à chaque page; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser; à moins qu'il ne soit né Turc, & que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Seïde*, l'un de ses disciples, & qu'il persécuta *Abusofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à son pays, & ose la faire au nom de DIEU, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraye sur la scene, mais des mœurs vrayes, faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Seïde*, elle se dit à elle-même: Pourquoi obéirai-je en aveugle à des aveugles qui me

crient,

crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses mêmes indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense VOTRE MAJESTÉ. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; & si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que je dois à ce prince, qui pense & qui parle en homme; qui fait cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse & l'ignorance; qui se communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'instruire, & qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie avec le plus profond respect & la plus vive reconnaissance, &c.



LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE AU PAPE BENOIT XIV.

Bmo. PADRE,

La Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO *di verità e di mansuetudine?*

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17. Agosto 1745.

REPONSE
DU
SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.
A
MR. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV. dilecto filio Salutem & Apostolicam benedictionem.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente poëma di* Fontenoy... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il cardinal* Valenti *ci presentò la di lei lettera del 17. Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publi-

Publicato in Roma il di lei distico (*) sopra detto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola Virgilio *fatta brene in quel verso:*

Solus hic inflexit sensus animum labantem:

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci sembra d'aver risposto ben expresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem die 19. Sept. 1745. Pontificatus nostri anno sexto.

(*) Voici le Distique:
Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis;
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.



LETTRE
DE REMERCIMENT
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU PAPE.

NOn vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono expressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della quale s'è degnata d'honorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono sempre segnalati i Summi Pontifici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura;*

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Francese che sbaglio nel reprehendere questo hic,

hic, *avesse tenuto a mente* Virgilio *come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove* hic *è breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio de i favori à me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo.*

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis.

Cosi Roma doveva gridare quando Bened. XIV. *fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza è gratitudine i suoi sacri piedi; &c.*

ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Schérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE: } Esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.

LE



LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges?
Moi de ce fanatique encenser les prestiges?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni?
Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,

Caress-

Careſſer la révolte & flatter l'impoſture!

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte & ſaint du ſénat d'Iſmaël;
Mais ce zèle eſt funeſte; & tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.
Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des loix,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux:
Aujourd'hui c'eſt un prince: il triomphe, il domine;
Impoſteur à la Mecque, & prophête à Médine,
Il ſait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zèle enyvrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme & la ſédition,
Apelle ſon armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque allarmée ont déſolé l'enceinte;
Et ce peuple, en tout tems chargé de vos bienfaits,
Crie encor à ſon père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître? Ah! peuple ſans courage,

N'en

N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez, portez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulceré la playe est trop cruelle;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans;
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point: mais cachez-en la flamme:
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés;
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille:
Ne perdez point l'état; c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah! quel triste courage;
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage!
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,

Dans

Dans vos derniers combats par vous-même enlevée ;
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déja par ses héraúts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! lorsqu'il nous aporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres apas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé ;
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'enveloper ;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asyle ;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos Dieux domestiques ;

Elle vient, & son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEune & charmant objet, dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence:
Parlez: & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère:
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajoûter les miens
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire,
Qu'après le ciel & lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,

Cette patrie errante au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchainée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans ;
Leur demeure est un temple, où ces femmes sacrées
Lévent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas, fut le seul jour,
Où le sort des combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entens : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux & la main & l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le revère, & mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah ! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître ;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des loix
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance.
Sans parens, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers :
Tout nous est étranger, hors le Dieu que je sers.

Z o-

ZOPIRE.

Tout vous est étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi ! vous servez un maître, & n'avez point de père ?
Dans mon triste palais, seul & privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'apui de mes vieux ans ;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices. .
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! justes Dieux ! lui ? ce monstre imposteur !

PALMIRE.

Ah, quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur ?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophête ;
Lui, l'envoyé du ciel, & son seul interprête ?

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice ;
Et qui courut au trône échapé du suplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaissance ;
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance ;
Vos blasphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor ?

PHANOR.

Aux portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit longtems le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.

Moins

Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Seïde est avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu! destin plus doux!
Quoi? Seïde?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire sort.*)

Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans;
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'oposai toujours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

EH bien, après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos loix,

Perſécuteur nouveau de cette cité ſainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Miniſtre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophête d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paſſés, ſurtout pour ton courage,
Te préſente une main qui pourrait t'écraſer,
Et j'aporte la paix qu'il daigne propoſer.

ZOPIRE.

Un vil ſéditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ſes forfaits
Mahomet nous raviſſe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiſſez-vous point de ſervir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vû, ſans honneur & ſans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, & pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encor, homme faible & ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.

Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-même, & rien par leurs ayeux.
Tel eſt l'homme en un mot que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être.
Tous mortel à ſa loi doit un jour obéïr,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiécles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouïr les eſprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Banni toute impoſture, & d'un coup d'œil plus ſage
Regarde ce prophête à qui tu rens hommage.
Voi l'homme en Mahomet, conçoi par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Entouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un groſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain apas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condanné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errans de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils apellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,

Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophête, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vû, que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'associai ma vie à ses travaux immenses;
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avouë, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainsi que moi:
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution, si vaine & si cruelle,
Nos frères gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même oprimé.
Vien baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poste qui te reste est encor assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Voi ce que nous étions, & voi ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & faible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéïr.
Vien régner avec nous, si tu crains de servir;

Partage

Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fai trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le Shérif infidèle
Encense un imposteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point, que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton maître;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il possède est l'art de ma vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils, que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer;
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,

Me vendre ici ma honte & marchander la paix;
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remette?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en ministre, agi, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance, & respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encor aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prepare.
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui! Mahomet?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis : nous verrons, qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes Dieux & ma patrie ;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

A Phanor.

Toi, vien m'aider, Phanor, à repousser un traître ;
Le souffrir parmi nous, & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son suplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute & me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DAns ma prison cruelle est-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? te revois-je, Seïde ?

SEÏDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs ;
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophête, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si longtems différé,
Cette heure de carnage, où de sang enyvré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose aprofondir l'humble esprit des humains,

Ont

Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage ;
Je l'aprens, & j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi ;
Et je me rens captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon désespoir calmer la violence,
Je me jettais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds ;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie ;
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie ;
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru ;
Tout finissait pour moi quand Seïde a paru.

SEÏDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'est Zopire ; il semblait touché de mes allarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SEÏDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet mon maître ;
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux ;
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux)
Nous briserons ta chaine, & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,

Le

Le Dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts ;
Le Dieu, qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattuë.
Omar est dans la ville, & le peuple à sa vuë
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit ; il briserait ma chaîne ;
Il unirait nos cœurs ; nos cœurs lui sont offerts ;
Mais il est loin de nous, & nous sommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance.
Le ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

SEÏDE.

Lui !

PALMIRE.

Notre auguste père !

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
» Ce favori du Dieu, qui préside aux batailles,
» Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
» Il s'est rendu des rois le maître & le soutien,
» Et vous lui refusez le rang de citoyen !

» Vient-

» Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
» Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire.
» Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple & s'en faire un apui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, & de sa noble élite;
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphême, & le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître, & l'olive à la main:
La trêve est publiée; & le voici lui-même.



SCENE

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, fuite.

MAHOMET.

INvincibles foutiens de mon pouvoir fuprême,
Noble & fublime Ali, Morad, Hercide, Hammon;
Retournez vers ce peuple, inftruifez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais furtout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEÏDE.

O mon père! ô mon roi!
Le Dieu qui vous infpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre;
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût falu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me fervir.
J'obéïs à mon Dieu; vous, fachez m'obéïr.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à fon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance;
Les mêmes fentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triftes jours font affez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prifonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière.
Empoifonneriez-vous l'inftant de mon bonheur?

MAHOMET.

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez; je lis dans votre cœur;
Que rien ne vous allarme, & rien ne vous étonne.
Allez; malgré les ſoins de l'autel & du trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'univers.

à Seïde.

Vous, ſuivez mes guerriers; & vous, jeune Palmire,
En ſervant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reſte, brave Omar; il eſt tems que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe, & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclats frapés.
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle, & quel bruit populaire.
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre:
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes Musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connai mes fureurs, & toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'allarmes,
Je porte l'encensoir, & le sceptre, & les armes:
Ma vie est un combat, & ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse;
Dans des sables brûlans, sur des rochers déserts,
Je suporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le Dieu de Mahomet; & cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.

Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses ;
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, & lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'ès pas vengé ?

MAHOMET.

Juge, si je dois l'être.
Pour le mieux détester aprens à le connaître.
De mes deux ennemis apren tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Est leur père. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux ;
Déja sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Revien me rendre compte, & voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.



SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

AH ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Aproche, & puisqu'enfin le ciel veut nous unir,
Voi Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi, de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace ;
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains.
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser :
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Voi quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les loix, par les arts, & surtout par la guerre.
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtems inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Voi du Nord au Midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Voi l'empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, & sans culte & sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'aporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré

De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse & son idolatrie.
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en aportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi ?
Tu ravages le monde, & tu prétens l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pû nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux ? Quel bien t'ont-ils pû faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide ;

La

La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Di plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes;
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes;
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux, dès longtemps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine;
Croi-moi, reçoi la paix, si tu crains ta ruïne.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceffité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raffemble;
Les enfers & les cieux feront unis enfemble.
L'intérêt eft ton Dieu, le mien eft l'équité;
Entre ces ennemis il n'eft point de traité.
Quel ferait le ciment; répon-moi, fi tu l'ofes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propofes?
Répons; eft-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eft-ce le fang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce font tes fils même. Oui, connais un myftère,
Dont feul dans l'univers je fuis dépofitaire:
Tu pleures tes enfans, ils refpirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'eft de toi qu'il faut que je l'aprenne!

MAHOMET.

Elevés dans mon camp tous deux font dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te fervir!

MAHOMET.

Mes bienfaifantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point fur eux étendu ta colére?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

Zo-

ZOPIRE.

Achève, éclairci-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à domter l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophête, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie:
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connai-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi, cruel, impitoyable.



SCENE

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus.
Les secrets des tyrans me sont déja vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'on t'arrête;
Demain Zopire est maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment suplice;
Et ce complot obscur, ils l'apellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire:

Et

Et j'ai beſoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je répons de Seïde.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions;
Seïde eſt tout en proye aux ſuperſtitions;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.

Tu

Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraine;
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

Fin du second acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEmeure. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEÏDE.

Dieu daigne m'apeller.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ſerment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du ſénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va fraper;
Le prophête l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEÏDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide ?

Ce matin comme ôtage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnuë
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenuë.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait ſû ſéduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos deſtinées!
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien;
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remors en accuſant Zopire.

SEÏDE.

Laiſſons ces vains remors, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable;
Et le pontife roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE

SCENE II.

PALMIRE *seule*.

D'Un noir pressentiment je ne puis me défendre;
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à son nom même une secrette horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis.
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noye.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'Est vous qu'à mon secours un Dieu propice envoye,
Seigneur. Seïde...

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.

Quel

Quel prodige inouï ! votre ame eſt interdite ;
Mahomet eſt troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe ?
Votre cœur a-t-il pû, ſans être épouvanté,
Avoir un ſentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'eſt-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle ?

PALMIRE.

Que dites vous ? ſurpriſe & tremblante à vos pieds,
Je baiſſe en frémiſſant mes regards effrayés.
Eh quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chaſtes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois ſuit de près l'innocence.
Le cœur peut ſe tromper ; l'amour & ſes douceurs
Pouront coûter, Palmire, & du ſang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon ſang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous ſoumit l'un & l'autre à votre joug ſacré,
Cet inſtinct tout-puiſſant, de nous-même ignoré,

De-

Dévançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Reprouver un amour, que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourai-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les secrets que je dois reveler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous aprendre
Ce qu'on peut aprouver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos loix, soumise à vos genoux,
Mon cœur d'un sain respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir;
Que Seïde à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Seïde!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.

Je suis digne du moins de votre confiance ;
Vos destins dépendront de votre obéïssance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'apartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

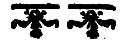
PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous son roi, son père, son apui ;
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

QUoi ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
Quoi ! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.



SCENE

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

ENfin, voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout est desespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Seïde ici te peut servir sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour.
Là cette nuit Zopire à ses Dieux fantastiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimériques.
Là, Seïde, enyvré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il est né pour le crime.
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut: mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds des fermens as-tu lié fon cœur?

OMAR.

Du plus faint apareil la ténébreufe horreur,
Les autels, les fermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer facré dans fa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

ENfant d'un Dieu qui parle à votre cœur;
Ecoutez par ma voix fa volonté fuprême;
Il faut venger fon culte, il faut venger Dieu même.

SEÏDE.

Roi, pontife & prophête, à qui je fuis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez fur mon être une entière puiffance;
Eclairez feulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHOMET.

C'eft par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEÏDE.

Ah! fans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuftre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frapez ; vos mains ſeront armées
Par l'ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEÏDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler ?

MAHOMET.

Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils ;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEÏDE.

De lui ! quoi mon bras !

MAHOMET.

Téméraire,
On devient ſacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque oſe penſer n'eſt pas né pour me croire.
Obéïr en ſilence eſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolatrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eſt la patrie ;
Si ce temple du monde eſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le roi ;
Si la Mecque eſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe ?

Ibrahim y naquit, & sa cendre y repose (*):
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman, chercher un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéïssez, frapez: teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(*A Omar.*)

Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMmoler un vieillard, de qui je suis l'otage,

Sans

(*) Les Musulmans croyent avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.

Sans armes, sans défense, apesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, & son sang plait au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas;
Ajoûtez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A Mes yeux tu te troubles, Seïde!
Voi d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage.
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me sont précieux;

Ne me refuse pas.

SEÏDE.

O mon devoir! ô cieux!
Ah! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vû?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être;
Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être,
Pour aimer à donner ses soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SEÏDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes!
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine?

SEÏDE.

Ah! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir;

Non,

Non, seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéresse ;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEÏDE.

Je n'ai point de parens, seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEÏDE.

Son camp fut mon berceau, son temple est ma patrie ;
Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Seïde éprouvé sa clemence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits sur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur ?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire ?
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remors tu sembles déchiré.

SEÏDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.

Vien,

Vien, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEÏDE.

Juste ciel ! & c'est moi qui repandrais le sien !
O sermens ! ô Palmire ! ô vous, Dieu des vengeances !

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances ;
Pour la dernière fois, vien, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEÏDE, OMAR, *Suite.*

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRaître, que faites-vous, Mahomet vous attend.

SEÏDE.

Où suis-je ? ô ciel ! où suis-je ? & que dois-je résoudre ?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEÏDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore
Il sort desespéré, frapé d'un sombre effroi,

Et

Et mon cœur qui le fuit s'échape loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide! qu'ai-je lu? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce sein paternel!
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naissance?
Mes enfans! tendre espoir, que je n'ose écouter;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentimens confus, faut-il que je vous croye?
O mon sang, où porter mes larmes & ma joye?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfans.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voute en secret introduit,

Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des Dieux qui s'apaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter; je veux être leur père.

Fin du troisiéme acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

OUi, de ce grand ſecret la trame eſt découverte ;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Seïde obéïra : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Seïde a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible ; ami, le faible eſt bientôt traître ;
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecet de ſon maître.
Je ſais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MA-

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traine au suplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais si-tôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Répons-tu qu'au trépas Seïde soit livré?
Répons-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à fraper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Pren soin de redoubler son heureuse ignorance:
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force & ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéïr fit son unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras,
Sur la cendre des siens qu'elle ne connait pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.

Mais

Mais déja l'heure aproche où Seïde en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéïr son ame est dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *sur le devant, mais retirés de côté*, SEIDE *dans le fond*.

SEÏDE.

IL le faut donc remplir ce terrible devoir ?

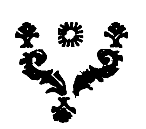
MAHOMET.

Vien, & par d'autres coups assurons mon pouvoir.

Il sort avec Omar.

SEÏDE *seul*.

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéïrai sans doute.
Mais quelle obéïssance ! ô ciel ! & qu'il en coûte !



SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEÏDE.

Palmire, que veux-tu? Quel funeste transport!
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir?

SEÏDE.

O de mes sentimens souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée!
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un Dieu, que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophête
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprête?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs;
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'est tout ce que je sais, le doute est un blasphême;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, est le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SEÏDE.

Il l'est, puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore,

Comment

Comment ce Dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a reservé mes mains.
Je ne le sais que trop, que mon doute est un crime;
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné;
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a falu me taire;
Et tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portais le trépas:
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorsque j'ai vû ce malheureux Zopire
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'apellait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité!
Que la religion est terrible & puissante!
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante;
Palmire, je suis faible, & du meurtre effrayé:
De ces saintes fureurs je passe à la pitié;
De sentimens confus une foule m'assiège;
Je crains d'être barbare ou d'être sacrilège.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main;
J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proye à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.

C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaines:
Mais ſans ce ſacriſice, à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire!

SEÏDE.

Le ciel & Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté?

SEÏDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot?

SEÏDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers & l'amour & la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SEÏDE.

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,
S'il exige le ſang que ta bouche a promis?

SEÏDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SEÏDE.

SEÏDE.

Je t'entens, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui moi?

SEÏDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu; quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SEÏDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier oracle, & j'accomplis ses loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEÏDE.

Ne voi point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces momens sont affreux. Va, fui, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophête.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé!

SEÏDE.

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière;
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière;
Renverser dans son sang cet autel dispersé.



PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon ſang s'eſt glacé.
Le voici. Juſte ciel....

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *ſur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie !
Dieux prêts à ſuccomber ſous une ſecte impie,
C'eſt pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ſes mains meurtrières
De cette faible paix vont briſer les barrières.
Dieux ! ſi d'un ſcélérat vous reſpectez le ſort....

SEÏDE *à Palmire.*

Tu l'entens qui blaſphême ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans...

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il ? ſes enfans ?

ZOPIRE.

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore !

Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux ;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

SEÏDE.

Il court à ses faux Dieux ! frapons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?

Hélas !

SEÏDE.

Servir le Ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEÏDE.

Je vous suis, ministre du trépas ;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEÏDE.

Il n'est plus tems, avançons ; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEÏDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou vient-il m'arrêter ?

Du prophête de Dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre ;
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEÏDE.

Au Ciel adressez tous vos vœux.
Je vais fraper.

Il sort, & va derrière l'autel où est Zopire.

PALMIRE *seule.*

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève ?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entens les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seïde.... hélas !...

SEÏDE *revient d'un air égaré.*

Où suis-je ? & quelle voix m'apelle ?
Je ne vois point Palmire ; un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi ? méconnais-tu celle qui vit pour toi ?

SEÏDE.

Où sommes-nous ?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie ?

SEÏDE.

Que me dis-tu ?

PAL-

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SEÏDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah grand Dieu! Dieu de ſang alteré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEÏDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.

Il s'aſſied.

Ah! je revois le jour, & mes forces renaiſſent.
Quoi! c'eſt vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEÏDE.

Il ſe relève.

Moi! je viens d'obéir...
D'un bras deſeſpéré je viens de le ſaiſir.
Par ſes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, ſaiſi d'effroi, j'ai plongé dans ſon flanc
Ce glaive conſacré, qui dut verſer ſon ſang.
J'ai voulu redoubler: ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri ſi lamentable;
La nature a tracé dans ſes regards mourans,
Un ſi grand caractère, & des traits ſi touchans!...
De tendreſſe & d'effroi mon ame s'eſt remplie,
Et plus mourant que lui je déteſte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger:

Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEÏDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEÏDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vû, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'apeller encor a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEÏDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pû commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pû jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler?
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, pren pitié de Palmire éperdue.

SEÏDE.

SEÏDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vuë ?

Zopire paraît apuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SEÏDE.

Eh quoi ! tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

ZOPIRE *avançant & soutenu par elle.*

Hélas ! servez de guide à mes pas languissans.

Il s'assied.

Seïde, ingrat ! c'est toi qui m'arraches la vie !
Tu pleures ! ta pitié succède à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel ! quels affreux objets se présentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide ! .. Ah, Phanor, est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime ! affreux mystère !

Assassin

Assassin malheureux, connaissez votre père.

SEÏDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SEÏDE.

Mon père!

ZOPIRE.

O ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant;
Il me voit, il m'apelle, il s'écrie en mourant:
S'il en est encor tems, préviens un parricide:
Cours arracher ce fer à la main de Seïde:
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet:
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire;
Que Seïde est son fils, & frère de Palmire.

SEÏDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes Dieux!
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah! malheureux Seïde!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SEÏDE *se jettant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaissance, & ma religion;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.

Ren-

Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah! mon père, ah! seigneur, plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Seïde;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SEÏDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frapez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoye,
Le comble des horreurs au comble de la joye.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi; mais ne vous perdez pas.
L'heure aproche, mon fils, où la trêve rompuë
Laissait à mes desseins une libre étenduë;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces momens.

SEÏDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, suite.

OMAR.

Qu'on arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'est-ce que je vois?

SEÏDE.

Mahomet me punir?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEÏDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez. Perfide.

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège, & son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.

Au

Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(On emmène Palmire & Seïde.)

ZOPIRE *à Phanor.*

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déja le jour renait, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Soutien mes pas, allons; j'espère encor punir
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir;
Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
Ces deux enfans que j'aime, & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatriéme acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

OMAR.

Zopire est expirant, & ce peuple éperdu
Levait déja son front dans la poudre abattu.
Tes prophêtes & moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute; on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frape encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville allarmée:
Osman la conduisait par des secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains?

Seïde,

Seïde ne fait point qu'aveugle en sa furie ;
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Seïde va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait sû mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras
Dans ses veines lui-même il portait son trépas.
Il est dans la prison, & bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer ;
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophête, & roi dans ta patrie,
Palmire achévera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, & revole en ces lieux.



SCENE

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

Ciel! où suis-je? ah grand Dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vengée.
Ne pleurez point Seïde; & laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre. Et si vous m'êtes chère;
Si Mahomet sur vous jetta des yeux de père,
Sachez, qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Seïde & du reste étouffez la mémoire;
Vos premiers sentimens doivent tous s'effacer,
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes loix, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entens-je? quelles loix, ô ciel, & quels bienfaits?
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va; ce dernier outrage

Manquait

Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu! ce prophête sacré,
Ce roi que je servis, ce Dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides;
De ma faible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'aprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc;
Voir mourir tous les tiens; & nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie!
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers; les brise & soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont les cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes loix,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Aprenez que mon cœur....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On ſait tout, Mahomet ;
Hercide en expirant revéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit, la priſon eſt forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon chéf malheureux.
Seide eſt à leur tête, & d'une voix funeſte
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps ſouillé de ſang eſt l'horrible ſignal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, Je ſuis un parricide ;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi ;
On déteſte ton Dieu, tes prophêtes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque allarmée
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enyvrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras deſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte ciel ! & ſoutien l'innocence.
Frape.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis;
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, sa suite *d'un côté*, SEIDE, & le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEÏDE *un poignard à la main, mais déja affaibli par le poison.*

PEuple, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me suivre, écoutez votre maître.

SEÏDE.

N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi... Grands
Dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

Il avance, il chancelle.

Frapons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frère ;
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père !

SEÏDE.

Avançons. Je ne puis... Quel Dieu vient m'accabler !

Il tombe entre les bras des siens.

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, & qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre aprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaissez son prophête & sa loi ;
Et que ce Dieu soit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'instant que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère! eh, quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses loix,
Et toi, Seïde, aussi !

SEÏDE *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremble ; son bras s'essaye à fraper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit !

PAL-

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'eſt point un Dieu qui le pourſuit.
Non; le poiſon ſans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adreſſant au peuple.*

Aprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des cieux reconnaiſſez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défenſe,
Sur ce front pâliſſant a tracé ma vengeance,
La mort eſt à vos yeux, prête à fondre ſur vous.
Ainſi mes ennemis ſentiront mon courroux;
Ainſi je punirai les erreurs inſenſées,
Les révoltes du cœur, & les moindres penſées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, ſi vous vivez,
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiſer ma colère.

Le peuple ſe retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoiſonna mon frère.
Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié;
A force de forfaits tu t'ès déifié.
Malheureux aſſaſſin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumière.
O frère! ô triſte objet d'un amour plein d'horreur!
Que je te ſuive au moins.

Elle ſe jette ſur le poignard de ſon frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée.... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'apas détestable ennemi,
Vainqueur & tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon suplice!
Dieu que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens fraper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, & sauve encor ma gloire;
Je dois régir en Dieu l'univers prévenu:
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

SAM-

SAMSON,

OPERA.

AVERTISSEMENT.

MOnsieur Rameau, *le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était prés de le jouer, lorsque la même cabale, qui fit suspendre depuis les représentations de* Mahomet *ou du* Fanatisme, *empêcha qu'on ne représentât l'opéra de* SAMSON; *& tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samson *y fit des miracles conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même sujet fût annobli sur le théâtre de l'académie de musique.*

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson *dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pû suprimer.*

On publie le poëme dénué de son plus grand charme; & on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus *& d'*Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.* Cicéron, *dans son excellent livre* de la nature des Dieux, *dit, que la déesse* Astarté, *révérée des Syriens, était* Vénus *même, & qu'elle épousa* Adonis. *On sait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré, se place ici de soi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.

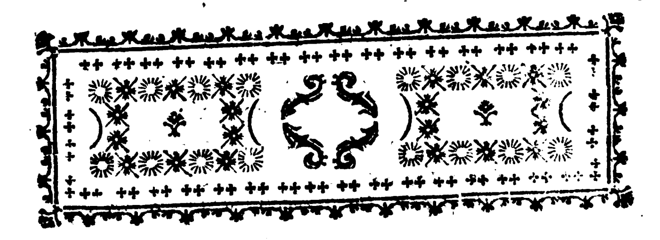
DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRETRE.

LES CHOEURS.

SAM-



SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente une campagne. Les Israëlites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CHORIPHÉES.

TRibus captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN

UN CHORIPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur est implacable;
Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuse & divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous:
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses Dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zèle & de rage
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat sauvage.
Enfans du Ciel, que ferez-vous?

CHŒUR.

Nous bravons leurs courroux.
Le Seigneur seul a notre hommage.

CHORIPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,
Trésor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce espérance.



SCENE

SCENE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déja je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

LES PRETRES DES IDOLES *dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs Dieux.*

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices;
Fuyons ces monstres adorés;
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez:
Demeurez, votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours insolens:
Obéissez, il en est tems,
Connaissez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple, & cet autel!

LE

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux pontifes, aux rois?

CHŒUR.

Nous méprisons vos Dieux, & nous craignons les loix
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*
Les personnages de la scène précédente.

SAMSON.

Quel spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutien mon zèle, inspire-moi,
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis! soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici sa foudre,

Il suffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis ! soyez réduits en poudre.
(Il renverse les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ?
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Israëlites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encor incertains ?
Redoutez-vous ces Dieux renversés par mes mains ?

CHŒUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son apui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,

Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance:
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir:
En domtant les lions, j'apris à vous servir:
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers;
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rapellera les morts à la lumière,
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'apelle,
Tu naquis pour elle;
Repren tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hiver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté;
L'affreux esclavage

Flétrit

Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève sa grandeur, & nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perspective le roi est sur son trône entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave, oubliant son devoir ;
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir :
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson les séduit & vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encor ? Allez ; qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son suplice :
Courez, soldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis & le rebut du monde,
Et détestés partout, détestent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échapons au carnage,

Les

Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entens encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN (*entrant sur la scène.*)

Il est vainqueur, il nous menace.
Il commande aux destins :
Il ressemble au Dieu de la guerre ;
La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?
Quel démon pour lui se déclare ?

SCENE II.

LE ROI (*les Philistins autour de lui,*) SAMSON (*suivi des Hébreux, portant dans une main une massue ; & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

Roi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler ;
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,
Dans cette main sanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui soufle à son choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient sous ses loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel est ce Dieu? quel est le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage;
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi qu'au sang Philistin je fasse un tel outrage?
Moi mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu serait-il plus puissant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver: voyez, si la nature
Reconnait ses commandemens.
Marbres, obéïssez, que l'onde la plus pure
Sorte de ses rochers, & retombe en torrens.

(On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHŒUR

C H Œ U R.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

L E R O I.

N'importe; quel qu'il soit, je ne peut m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me servir.

S A M S O N.

Eh bien! vous avez vû quelle était sa puissance;
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats;
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(Tout le théâtre paraît embrasé.)
Brûlez, moissons; séchez, guérets;
Embrasez-vous, vastes forêts.
Au roi.
Connaissez quelle est sa vengeance.

C H Œ U R.

Tout s'embrase, tout se détruit.
Un Dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre;
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

L E R O I.

Suspen, suspen cette rigueur,
Ministre impérieux d'un Dieu plein de fureur;
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître;

Mes Dieux longtems vainqueurs commencent à céder ;
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre :
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Israélites.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands ;
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il est le seul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage ;
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,

Les guerriers au champs de Bellone ;
Les faux Dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire ;
Sonnez, annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres sourds :
Le berger se repose, & sa flute soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire.
Sonnez, annoncez sa victoire.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie.*)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple, qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie,
Livrez en vos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats.
Prépare

A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, Déesse charmante ;
Ne permets pas, que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domtés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire ;
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Apren-nous à semer de fleurs
Le piege aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête,
Pour ses jeux la jeunesse s'aprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.
Dieu des plaisirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le suit;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(Elle se retire avec les filles de Gaza & les prêtresses.)
Implorons le Dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que son nom seul en a produit.
Chez le Philistin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(On entend une harmonie douce.)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage;
Vous m'invitez au repos.
(Il s'endort sur un lit de gazon.)

SCENE

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

Choeur des prêtresses de Vénus *revenant sur la scène.*

PLaisirs flatteurs, amollissez son ame,
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le Dieu-Mars; désarmé, c'est l'Amour.
Mon coeur, mon foible coeur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce coeur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *se réveille entouré des filles de Gaza.*

Où suis-je? en quels climats me vois-je transporté?
Quels doux concerts se font entendre?
Quels ravissans objets viennent de me surprendre?
Est-ce ici le séjour de la félicité?

DA-

DALILA (*à Samſon.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les aprête;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour?

DALILA.

C'était un héros indomtable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable avanture.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter:
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre,
C'eſt dans nos bois qu'on vient aprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaiſir.

SAM

SAMSON.

Que ses traits ont d'apas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

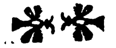
Sans Vénus, sans l'amour, qu'aurait-il pû prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint Dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur sauvage, & je ne le suis plus.
Je suis changé, j'éprouve une flamme naissante.
(*à Dalila.*)
Ah ! s'il était une Vénus,
Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux, qui peut brûler des feux qu'elle a sentis !
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déesse.



SCENE

SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

LES HEBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidelle
Eſt prêt à marcher ſous vos loix :
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez & régnez, la gloire vous apelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah !... quel charme puiſſant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque tems
Ces honneurs brillans qu'on m'aprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,

Que

Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos apas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il longtems gémir de votre absence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance;
Et vous êtes mon seul espoir.

SCENE V.

DALILA (*seule.*)

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame;
Partout il est vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.

J'ai

J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule Déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour,
Echo, monument de l'amour;
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiseaux, dont j'entens les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême;
Doux ramages des oiseaux,
Voix fidèle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troisiéme acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUi, le roi vous accorde à ce héros terrible;
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez apris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? Il m'aime:
L'indifférent seul est discret:
Samson me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de secret.

SCENE II.

DALILA *seule.*

SEcourez-moi, tendres amours;
Amenez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.

Hy-

Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire :
Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours.
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai ſauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras ;
Et vous ſauvez par vos apas
Votre peuple & votre roi même :
C'eſt pour vous mériter, que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empreſſe à vous plaire;
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire ;
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;

Que

Que tardez-vous encore?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, & ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœurs de différens peuples, de guerriers, de pasteurs.

(*Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.*)

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'est formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaisans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,

Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres dieux, c'est Vénus qu'on adore:
Ils règnent sur le monde, & tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage;
Vainement s'endurcit:
Tu nous désarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez, votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Sur les ailes des vents portez-lui nos soupirs.
Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraicheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle;
Plaît à son tour.
Sensible image
Des plaisirs du bel âge;
Sensible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y résiste plus, le charme qui m'obsède

Tyran

Tyrannise mon cœur, enyvre tous mes sens:
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez. . . . . .

DALILA.

. . . . . . Ciel! que vais-je lui dire!

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

. . . . . . Cet amour, qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'assûre de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible? . .

SAMSON.

Que me demandez-vous? c'est un secret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez & m'aimez! . . .

SAMSON.

. . . . . Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel ! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ? . . . .

DALILA.

. . . . . Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez ; l'amour me juſtifie ;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès longtems ;
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ? . . . .

SAMSON.

. . . . Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient, je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple disparait, l'astre du jour s'enfuit:
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable;
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

Les Philistins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la nature;
Ce tonnerre, tout nous assûre,
Que du Dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi? de mes ennemis je suis environné?
(*Il combat.*)
Tombez, tyrans. . . . .

LES PHILISTINS.

. . . . Cédez, esclave.

Ensemble.

Frapons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans. . . . . .

LES PHILISTINS *combattans.*

. . . . Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur eſt trompée;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frapons l'ennemi qui nous brave.
Il eſt vaincu, cédez, eſclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous;
C'eſt Dieu, qui me livre à vos coups.

(*On l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Deſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe déeſſe!
Vous abuſez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne:

Vous

Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter sa mort & la mienne.
Trône, tombez, brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous, & vos peuples criminels!

CHOEUR *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!
Allons partager son suplice.

Fin du quatrième acte.



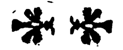
ACTE V.

(Le théâtre représente un sallon du palais.)

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PRofonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frapez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur.
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes, &c.



SCENE

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HElas! nous t'amenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes allarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eſt au tombeau?
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frapez, tonnerre,
Ecraſez-moi.

SAMSON ET DEUX CHORIPHE'ES.

Trio.

Amour, tyran que je déteſte,
Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:

Trop

Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte!

UN CHORIPHE'E.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent inſulter au deſtin qui nous preſſe;
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCENE III.

Le Roi, chœur de Philiſtins, SAMSON, chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ELevez vos accens vers vos Dieux favorables;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne ſont point coupables;
Tourne ſur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables.
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu, ... pardonne.

CHOEUR

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment:
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête
Le menace encor & s'arrête;
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Israëlites, le roi, les prêtresses de Vénus, les prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

Tous nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire;
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux:
Mars a volé, guidé par elle:
Sur son char tout sanglant,
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel

Entend

Entend encor nos fêtes ;
Tremble de nos conquêtes ;
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable ;
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage ;
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel ;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſuplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde

Mes

Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens ;
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eſt tems ;
Frapez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du Dieu que ſe ſers :
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apren-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi ?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins ?

LE

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs se renversent;
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

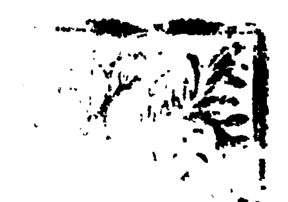


PAN-

PANDORE,

OPERA.

PERSON.



PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités célestes.

Divinités infernales.

PAN-



PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

PROMETHE'E *seul*, Chœur, PANDORE *dans l'enfoncement couchée sur une estrade.*

PROMETHE'E.

PRodigue de mes mains, charmes que j'ai fait naître;
Je vous apelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes apas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir

Opose à tous mes voeux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon desespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez;
Et je vois ses apas languir inanimés;
La mort les tient sous son empire.

SCENE II.

PROMETHE'E, les Titans ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

ENfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont émû ce bocage.
Parle, quel est celui des Dieux
Qui t'ose faire quelque outrage?

PROMETHE'E (*en montrant Pandore.*)

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refusé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'est lui, qui formerait nos ames?
L'usurpateur des cieux peut être notre apui?
Non, je sens que la vie & ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, (en montrant Typhon son frère.)

Nous avons pour ayeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit,
Elle est avant le jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde:
Rendez féconde
La terre, qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité.

PROMETHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde est ébranlé, l'Erèbe se rassemble.

(*Le théâtre change, & représente le cahos. Tous les Dieux de l'enfer viennent sur la scène.*)

CHOEUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds

La race faible & criminelle,
Qui n'est pas née encor, & que nous haïssons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare;
Doivent tout ravager!
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETHE'E.

Je veux servir la terre, & non pas l'oprimer:
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il pense;
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire,
Notre pouvoir est de nuire;
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHE'E.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire;
Vous êtes malfaisans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits;
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même,
Crain notre retour,

Crain Pandore & l'amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les Dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous;
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, & sous un ciel si doux;
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel cahos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il aimer
Ce prodige aimable
Que j'ai sû former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au Ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour est dans les cieux : c'est là qu'il faut me rendre ;
L'amour y règne sur les Dieux.
Je lancerai ses traits ; j'allumerai ses feux.
C'est le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel :
Sur les ailes des vents l'amour m'enlève au ciel.

(Il s'envole.)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des palais éternels ;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

Le théâtre représente la même campagne. Pandore *inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.*

PROMETHE'E, PANDORE, Nymphes, Titans, Choeurs, &c.

UNE DRYADE.

Chantez, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre :
Il vous aporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous ?
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes ;
Sommet des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, & qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHE'E (*descendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux Dieux, je l'aporte à la terre,

Ce feu facré du tendre amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du Ciel, ame du monde,
Paſſez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉ'E (*aprochant de l'eſtrade où eſt Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans:
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne:
A ſa voix obéïs toujours;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHOEUR.

Ciel! ô ciel! elle reſpire!
Dieu d'amour, quel eſt ton empire!

PANDORE.

Où ſuis-je? & qu'eſt-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai paſſé du néant à l'être;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi!

(*On entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux ſont éblouïs de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.

Ah!

Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?
De moment en moment je pense & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère,
Un Dieu sans doute est mon auteur;
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.
(*Elle s'assied au bord d'une fontaine.*)
Ciel! est-ce moi que j'envisage,
Le crystal de cette onde est le miroir des cieux.
La nature s'y peint: plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danse autour d'elle.*)
Pandore, fille de l'amour,
Charmes naissans, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(*On danse.*)

PANDORE (*apercevant Prométhée au milieu des nymphes.*)
Quel objet attire mes yeux?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame est remplie!
Vous semblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont sû m'enflammer,
Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'osais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PAN-

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés;
Vous m'aimez! & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait, que vous l'embellissez!
Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître;
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez.

PROMETHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, & la simple nature
Parle sans feinte & sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'amour.
(*ensemble.*)
Charmant amour, éternelle puissance,
Premier Dieu de mon cœur;
Amour, ton empire commence,
C'est l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaisse nuit, quels éclats de tonnerre
Détruisent les premiers instans
Des innocens plaisirs que possédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes sens!
(*ensemble.*)
La terre frémit, le ciel gronde,
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondemens?

On

(On voit descendre un char, sur lequel sont Mercure, la Discorde, & Némésis, &c.)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMETHÉ'E.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeste!
Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéïssez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉ'E.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉ'E.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéïssez-nous, & déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(Le char disparait.)

PROMETHÉ'E.

On l'enlève, tyrans jaloux.

Dieux,

Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur, qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux;
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieu jaloux, respecte nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel persécuteur,
De l'infortunité créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au desespoir.

Fin du second acte.



ACTE

ACTE III.

(*Le théâtre représente le palais de* Jupiter *brillant d'or & de lumière.*)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vû cet objet sur la terre animé ;
Je l'ai vû, j'ai senti des transports qui m'étonnent ;
Le ciel est dans ses yeux, les graces l'environnent ;
Je sens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouïr ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers.
Les cœurs sont à l'Amour. Ah ! que le sort m'outrage !
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vû le jour ;
Et d'elle-même encor à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance ?

JUPITER.

L'amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore? Elle est femme, elle est belle.
La voilà, jouïssons de son étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Dieux, enchantez ses yeux, & parlez à son cœur;
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma splendeur,
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(Il se retire.)

PANDORE *seule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant;
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connuë hélas! cette mort menaçante.
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obscurité;
Ce bocage, où j'ai vû l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je respirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouïssent,
Que tous les Dieux aplaudissent
Au Dieu de l'univers.

De-

Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entens conſpire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon empire;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne;
Rien ne me plait, & tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'apas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas:

(On entend une ſymphonie.)

Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.

(Le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.)

JUPI-

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel ;
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouir de la divinité ;
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je sors à peine,
Est cent fois préférable à ce présent cruel ;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un suplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaissez-vous le maître du tonnerre ?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour ;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui ;
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis ; du moins j'ose le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.

Ah !

Ah! vous avez pour vous la grandeur & la gloire;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous suffire;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, & par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres Dieux;
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère & vaine;
Elle échape & le dégout la suit.
Si Zéphyre un moment plait à Flore;
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclorre;
Un seul jour les forme & les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.

L'amour & le tems
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi mes soins ont ce succès fatal!
Quoi! j'attendris son ame, & c'est pour mon rival!

MERCURE (*arrivant sur la scène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Pren tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entassent des monts la masse épouvantable.
Déja leur foule impitoyable
Aproche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le puniriez, vous qui causez sa peine!
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi;
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Pren soin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur est désolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde;
Une beauté paraît: l'univers est troublé.

(*Il sort.*)

PANDORE *seule.*

O jour de ma naissance! ô charmes trop funestes!
Désirs naissans, que vous étiez trompeurs!
Quoi? la beauté, l'amour, & les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'allarmes;
N'ès-tu pas souverain des Dieux?
Vien sécher mes larmes,
Enchaine & désarmes
La terre & les cieux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

(Le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond ; plusieurs géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.)

ENCELADE.

OUi, nos frères & nous, & toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déja dans nos mains ;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entassés ?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares Dieux, qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHEE.

Terre, contre le ciel aprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre ;
Eclatez, guidez nos pas.
(On marche au son des trompettes.)
Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétens que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHOEUR.

CHOEUR DE TI[redacted]

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels;
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal;
Commençons ce combat fatal.

(Les géans montent.)

CHOEUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(Bruit du tonnerre & des trompettes.)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frapez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. { Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.
(*Il se fait encor un silence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Destin, parle, explique-toi.

Les

Les Dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui se rassemblent autour de lui.*

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*Les rochers se détachent & retombent. Le char des Dieux descend sur la terre. On remet* Pandore *à* Prométhée.)

JUPITER.

O Destin, le maître des Dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(*Némésis sort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connai ma vengeance,
Jusques dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatrième acte.

 ACTE

ACTE V.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHE'E, PANDORE.

PANDORE (*tenant la boëte.*)

EH quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore ?
Etes-vous soumis ou vainqueur ?

PROMETHE'E.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore,
L'Amour & le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore ?

PROMETHE'E.

Les Titans sont tombés, plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaine.
Aprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETHE'E.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival ; & ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PAN-

PANDORE.

Quoi vous pensez ?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez ? il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison ; je ne veux que vous plaire ;
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez ?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéït dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en est assez, je pars, & je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle ;
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.

(Il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siécle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loisir ! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger;
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHŒUR *répète.*

Voici le siécle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les nymphes se retirent.* Pandore *s'avance avec* Némésis, *qui paraît sous la figure de* Mercure.)

NEMESIS.

Je vous l'ai déja dit, Prométhée est jaloux;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre;

Et

Et j'aime à complaire à ſes vœux.

N E M E S I S.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

P A N D O R E.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

N E M E S I S.

Vos charmes périront.

P A N D O R E.

Vous me faites frémir.

N E M E S I S.

Cette boëte myſtérieuſe,
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux ;
Il ſera ſoumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

P A N D O R E.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais ;
Il eſt mon roi, mon Dieu, pourvû qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

N E M E S I S.

Ah ! c'eſt trop vous en défendre ;
Je ſers vos tendres amours ;

Je

Je ne veux que vous aprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence ?
Auriez-vous tant de cruauté ?

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boëte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes sens ?
Dieu trompeur ! Ministre implacable !
Ah quels maux affreux je ressens !
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs,
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme. Pandore *est évanouïe sur un lit de gazon.)*

PRO-

PROMETHÉE *arrive du fond du théâtre.*

O surprise ! ô douleur profonde !
Fatale absence ! horribles changemens !
Quels astres malfaisans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS *accourans sur le théâtre.*

Les tems sont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire,
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante,
Arbitre du sort ;
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Aporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage ?
Quoi, la terre a perdu son éternel printems,
Et ses malheureux habitans

Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems?
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah! je suis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Punissez-moi: nos maux sont mon ouvrage.
Frapez!

PROMETHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frapez, arrachez-moi
Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes,
Faites grace à tant de beauté;
L'excès de sa fragilité,
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMETHÉE.

Quoi! malgré ma prière, & malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boëte odieuse?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible & trop curieuse.
O fatale crédulité!

Tous

Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR *descendant du Ciel.*

Tous les biens sont à vous, l'amour vous reste encore.
(Le théâtre change, & représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne seront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes voeux,
Vous, qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir ;
Nous souffrirons ensemble,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance,
Venez, désirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs ;
Vous serez leur jouïssance.
Fussiez-vous trompeurs ;
C'est vous qu'on implore ;
Par vous on jouït,
Au moment qui passe & qui fuit ;
Du moment qui n'est pas encore.

PAN-

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraine à d'éternels malheurs :
Mais l'espoir à jamais secourable,
De ses mains viendra sécher nos pleurs.

Dans nos maux il sera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous serons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



TABLE

TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce Volume.

Acteurs,

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]





